

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 19 (1928)

Artikel: La pédagogie de l'hygiène
Autor: Béguin, Félix
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111555>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La pédagogie de l'hygiène.

I. Le rapport : enseignement, hygiène.

Je gagerais que les historiens de l'avenir, cherchant à caractériser, dans ses dominantes, le mouvement pédagogique dont nous sommes les acteurs, y reconnaîtront avant tout, l'irruption et — je le souhaite — le triomphe de l'hygiène sous tous ses aspects : hygiène physique, intellectuelle, morale. Il leur apparaîtra vraisemblablement que dans la première moitié du XX^e siècle, ensuite d'une poussée de l'opinion publique et des enfants, à laquelle les éducateurs ne tardèrent pas à se rallier, le rapport des deux termes en présence : enseignement et santé, ce dernier pris dans son acception la plus étendue, fut modifié, puis renversé ; ce qui était dominé devenant dominant, et vice versa.

En remontant seulement au début de la tranche historique que l'on pourrait appeler scolaire parce qu'elle est celle de l'instruction universalisée, on voit nettement, dans l'évolution de ce rapport, trois moments, les deux derniers séparés par un changement de signe.

D'abord, ce fut l'enseignement qui absorba toutes les forces et fut l'objet de toutes les préoccupations des éducateurs. Les sages de la nation ayant défini, pour chaque âge, une certaine masse de matières que l'on « devait connaître », ou qu'il n'était « pas permis d'ignorer », il fallait que la jeunesse l'absorbât ou tout au moins s'efforçât de l'absorber, sauf à allonger les journées de travail et à prendre sur les nuits, faute de quoi elle passait pour incapable du même effort que les générations précédentes, et insouciante de la vraie culture. Ce régime n'est pas aboli partout en 1928, témoin ces lignes parues le 14 janvier dernier

dans la revue française : *L'Ecole et la Vie*, laquelle n'est point suspecte d'accueillir à la légère les contempteurs de l'enseignement public. L'article est intitulé : *Une révolution à faire* et signé G. JEANCOUX, inspecteur de l'Enseignement primaire. Je n'en donne que des extraits :

« Il faut parler net.

» Certes, les programmes des écoles primaires sont surchargés. Nous en ferons un jour la preuve. Mais ce n'est pas là que gît le mal le plus grand.

» Lorsqu'un maître unique, en effet, doit assurer tous les enseignements, il se rend obligatoirement compte de l'effort total qu'il demande chaque jour à ses élèves, et cela seul l'empêche d'en abuser.

» Tout change dès que les cours sont assurés par des professeurs spéciaux. C'est le cas des écoles primaires supérieures, des écoles normales, comme aussi des collèges et des lycées.

» Dès ce moment, l'enfant devient une victime.

» Chaque professeur se donne pour tâche de lui enseigner à peu près tout ce qu'il sait lui-même. Si bien qu'à dix-sept ou dix-huit ans le jeune homme — ou la jeune fille — doit être physicien, chimiste, mathématicien, historien, géographe, grammairien, homme de lettres, philosophe, dessinateur, musicien... Que sais-je encore ? Et j'oubliais les langues !

» C'est un vertige, un affolement.

» Que l'on réunisse tous les livres d'un élève d'E. P. S. ou d'un élève de lycée en seconde ou en première, on demeurera stupéfait de leur poids et de leurs dimensions. Si on les ouvre, on ne peut qu'être atterré de la complexité et de l'étendue des connaissances qu'ils comportent. La quasi-totalité des connaissances humaines y est rassemblée. »

« Il n'appartient à personne d'enseigner à un enfant d'un âge déterminé plus de choses qu'il n'est susceptible d'apprendre. Songerait-on à faire contenir un décalitre de liquide en un vase d'une capacité d'un litre ! C'est une gageure de ce genre qu'on est en train de poursuivre dans l'enseignement.

» Il semble que personne n'ait songé aux possibilités de l'enfant, à sa capacité de comprendre et d'apprendre.

» On le gorge. C'est le travail acharné, le bourrage, le surmenage, l'épuisement.

» Pauvre jeunesse !

» Et sait-on ce qui reste de cet effort inhumain imposé à l'adolescence ? Presque rien.

» Je me trompe. Il en reste des esprits déflorés, des intelligences obscurcies, une lassitude inexprimable, le dégoût de l'étude et une santé compromise, parfois même perdue. Belle besogne !

» On a demandé, pour les adultes, la journée de huit heures, le repos hebdomadaire, et nous nous acheminons vers la semaine anglaise. Nous réservons aux jeunes — en pleine formation — un effort intellectuel de douze à quatorze heures par jour. Les deux ou trois heures de promenade imposées, le dimanche ou le jeudi, par des parents qui finissent tout de même par s'inquiéter, ne sont prises qu'avec l'obsession du labeur inachevé et la hâte de rentrer pour se mettre au travail.

» Et l'on s'étonne que le « premier en thème » fasse souvent piètre figure dans la vie et que le cancre réussisse ; c'est dans l'ordre. L'un est entré dans la vie avec ses forces en réserve, l'autre est épuisé avant l'heure.

» Je voudrais qu'on le crie : Nous conduisons la jeunesse studieuse à la dégénérescence physique et à l'abêtissement. »

Dans une seconde phase, celle, me semble-t-il, que nous avons généralement atteinte en Suisse, ou que nous sommes sur le point d'atteindre, l'enseignement, tout en gardant les signes de la royauté, en fait, parlemente et compose avec l'hygiène. Il consent, ou pousse même aux longues récréations-horaires, fait le sacrifice de quelques heures au profit de la culture physique, entr'ouvre la porte aux sports, renonce à statuer sur le sort des élèves au vu des seules notes d'examens finaux, causes d'un surmenage périodique, bref, s'humanise de toutes manières. Mais si l'effort en faveur de la santé se concrétise dans l'architecture scolaire comme dans l'équipement des locaux, dans leur éclairage, leur chauffage, leur ventilation, leur nettoyage, dans la surveillance des attitudes du corps et la propagation des soins dentaires, dans l'institution des infirmières scolaires, des classes de plein air, des colonies de vacances, des douches et dans bien d'autres œuvres dont s'honore, à juste titre, le siècle de l'enfant, l'école n'est pas encore modifiée dans sa structure et, sur elle, des programmes « d'enseignement », où il faudrait des programmes « d'éducation », continuent à peser de tout

leur poids. Donc tout en manifestant, pour toutes sortes de circonstances particulières, un réel souci de la santé des enfants, ce qui est évidemment très louable, nous continuons à bousculer, le long de la scolarité, dans leurs règles fondamentales : l'hygiène corporelle, par le rationnement du grand air et du mouvement chez des organismes en croissance, l'hygiène intellectuelle, par une suralimentation, aggravée surtout vers la fin de l'enseignement secondaire, l'hygiène morale même, parce que les devoirs qui s'accumulent (les professeurs oubliant trop souvent qu'ils sont une dizaine à donner des tâches), conduisent les jeunes à des ruses d'apaches pour élaguer et simplifier.

Ces circonstances paradoxales (de l'hygiène, et pas d'hygiène !) sont bien caractéristiques d'une époque de transition où l'école, consciente déjà d'un idéal nouveau (le pouvoir, au lieu du savoir) dont elle cherche à se rapprocher, n'est pas encore parvenue à rompre l'étreinte d'un passé qui continue à la manœuvrer. Si l'on me demandait d'énoncer la psychologie de l'éducateur moyen à notre époque, je dirais : Un homme persuadé qu'un redressement s'impose, mais qui ne voit pas, où et comment l'opérer.

Certes, la tâche est redoutable. Pourtant, à la suite des écoles nouvelles, dont M. Ferrière démontrait, ici même, l'année dernière, l'ascension vers l'hygiène, à la suite de quelques établissements officiels, nous abordons maintenant un troisième moment de l'évolution, celui où le rapport change de signe, où la préoccupation du développement intégral de l'être (la santé partout) passe avant l'ardeur à meubler des intelligences. Autrement dit, au-dessus des « nécessités » du programme, nous allons mettre, et quelques-uns mettent déjà, les nécessités de l'éducation. Et que nous nous acheminions en Suisse, à grands pas vers un système plus respectueux des lois de la vie, quelques lignes, tirées d'un récent numéro de la *Schweizerische Lehrerzeitung*, le démontrent abondamment.

Constatations réjouissantes (Extrait).

« Le dernier Synode scolaire bâlois, du 30 novembre 1927, préavisant sur la loi scolaire en instance devant le Grand Conseil, s'est prononcé nettement en faveur d'un renforcement de l'éducation physique par l'augmentation du nombre des heures de gymnastique, par un enseignement de la natation, l'institution

d'après-midi sportives et d'excursions mensuelles prises sur les heures d'école. Ces mesures seraient obligatoires dans tous les degrés de l'école.

C'est là une orientation nouvelle de l'enseignement. Elle n'apparaît pas seulement à Bâle. Le canton de Zurich qui revise actuellement sa loi scolaire s'associera probablement à ce mouvement, puisque le premier article du projet admet expressément la participation de l'Etat au développement de la culture physique et de la natation et que, lors de leur discussion au Grand Conseil, ces innovations furent approuvées par tous les partis. Rappelons à ce sujet que le recteur d'un établissement secondaire zuricois, rapportant auprès de la Commission fédérale de maturité sur l'enseignement secondaire en Suisse, a déjà insisté sur la nécessité de porter sans retard nos efforts vers une meilleure préparation physique de la jeunesse dans ce degré, vœu qui fut vivement appuyé par la Commission fédérale de gymnastique.

Malgré la détresse de ses finances publiques, l'Allemagne nous précède dans cette voie, en s'imposant, en faveur de l'éducation physique de la jeunesse et des associations sportives, des sacrifices énormes. Dans l'école allemande, la leçon quotidienne de gymnastique et l'enseignement de la natation sont considérées comme allant de soi. Il est vrai que ce gros effort n'a pas qu'un aspect scolaire, et qu'au fond toute cette culture physique, accompagnée d'un fanatisme sportif et du besoin de battre des records, remplace la défunte préparation militaire. Chez nous, des motifs de cette nature n'entrent évidemment pas en jeu. Mais on doit faire pénétrer partout l'idée de notre responsabilité de la santé des jeunes générations qu'il faut, par une culture physique plus poussée, rendre plus résistantes et prêtes à affronter mieux la lutte toujours plus âpre pour l'existence. La science a démontré, sans conteste, l'action prophylactique d'une éducation corporelle systématique dans les années de croissance, proclamant ainsi le droit physiologique de l'enfance à recevoir, le long de l'école, une culture physique qu'il incombe à l'Etat, à l'éducation et aux parents de lui assurer¹. »

Si Bâle et Zurich rivalisent ainsi d'ardeur hygiénique, je

¹ *Schweizerische Lehrerzeitung* du 14 janvier 1928, sous la signature : E. Sp.

crois bien que « nous sommes de Berne », comme on dit à Neuchâtel. En attendant, cherchons encore à éclaircir un point : Puisque les Grecs et les Latins connurent cet équilibre que nous cherchons encore entre la culture du corps et celle de l'intelligence, et puisque, depuis longtemps, tous les pédagogues les en louent hautement, ensuite de quelles étranges contradictions, nous les modernes, nous acheminons-nous si lentement dans cette voie ? Notre philosophie, notre théâtre, notre littérature et bien d'autres choses encore, ont été coulées dans le moule grec. Pourquoi pas l'éducation ? Il faut, pour bien le comprendre, retourner en arrière, comme le joueur d'échecs battu qui refait ses coups pour reconnaître le mauvais... et ne plus le recommencer.

II. Rappel du passé.

Quand Rousseau, en pleine période d'extinction de l'hygiène, la déclarait « une vertu », il songeait vraisemblablement au monde antique, ou à celui qu'il voyait dans son imagination.

Vertu, elle le fut certes aux temps bibliques, tandis qu'elle plongeait ses racines dans la religion et, quelles racines, c'est ce que montre, par exemple, la règle du repos hebdomadaire, plusieurs fois millénaire, inscrite invariablement dans nos législations, faisant partie des mœurs, même les plus laïques.

Elle dut l'être aussi chez les Grecs (je ne parle pas des esclaves), alors que régnait le culte de la beauté physique : « Plus soucieux de beauté que de confort, l'Athénien soignait sa personne. L'usage des bains était général ; il y avait des bains publics avec eau froide et eau chaude. » — « L'Athénien passe le plus clair de ses journées dehors. Levé de bonne heure, il consacre la matinée aux affaires, à la vie publique ; on le voit sur l'agora, au tribunal, au temple ; il rentre chez lui pour le repas de midi et la sieste, puis passe son après-midi au gymnase, au bain, et ne revient qu'au coucher du soleil. » (Malet).

L'éducation était évidemment calquée sur ces mœurs. « Le législateur d'Athènes, Solon, avait mis sur le même rang les exercices du corps et ceux de l'esprit. « Les enfants, disait-il, doivent avant tout, apprendre à nager et à lire. » Il semble même que l'éducation du corps fût la principale préoccupation de la république athénienne. Tandis qu'on abandonnait à l'initiative

privée l'organisation des écoles de grammaire et des écoles de musique, l'Etat intervenait dans la direction des gymnases.» (Compayré.)

Quant aux Romains, malgré leur athlétisme, leurs bains et leurs aqueducs, on ne saurait leur distribuer toujours un premier prix d'hygiène, en tout cas pas d'hygiène gastrique. Après leurs grandes conquêtes, « le luxe de la table se développa et dégénéra souvent en véritable orgie. Les Romains, jadis si sobres, devinrent d'effrénés gloutons et ce vice resta un des plus répandus dans la haute société, jusqu'à la fin de l'histoire romaine. » (Malet.)

Affrontant ce monde-là, et le barbare par-dessus le marché, on comprend que le christianisme ait proclamé une sorte de guerre sainte à la chair, tout de même que, aujourd'hui, on s'attaque à l'ivrognerie en prêchant l'abstinence, toute autre tactique étant dérisoire. En cette occasion, les tenants de l'école laïque montrent bien un peu de niaiserie quand ils mettent en balance les règles étroites des Pères de l'Eglise, et la philosophie grecque affirmant que le corps doit avoir de la vigueur pour obéir à l'âme. Les circonstances sont absolument différentes et Platon ne fut pas, que je sache, missionnaire chez les Ostrogoths. Ces réserves faites, convenons que l'hygiène corporelle pâtit du combat que l'Eglise, au nom de l'âme, livra à la matière, et citons Compayré : « Il ne sagit plus de donner des forces au corps, d'en faire comme le voulaient les Grecs, le robuste instrument d'une belle âme. Le corps est un ennemi qu'il faut mâter par le jeûne, par l'abstinence, par les mortifications de la chair. » — « Pour moi, déclare saint Jérôme, je défends entièrement le bain à la jeune fille » et ailleurs, toujours selon Compayré : « Qu'elle soit élevée dans un cloître, ayant un corps comme si elle n'en avait point. »

A quel moment cette méfiance de l'hygiène va-t-elle faire place à des conceptions plus raisonnables ? Au XII^e siècle, au XIII^e, au XIV^e, lorsque l'idée d'une éducation à donner à la jeunesse prit corps, sous la forme de nombreuses écoles et d'universités ? Pas encore. On peut bien se figurer qu'en ces temps-là, les éducateurs devaient avoir contre tout ce qui fortifie et entraîne le corps, les mêmes préventions que leurs prédécesseurs mille ans auparavant. On en avait assez des guerriers et des croiseurs de fer. Ne fallait-il pas amener les

gentilshommes à concevoir que la culture de l'esprit est une occupation beaucoup plus noble que la guerre ? Donc, foin de la culture physique à laquelle on a trop longtemps sacrifié. En fait d'exercices musculaires, les grands disputeurs de la scolastique ne semblent avoir prisé que celui des cordes vocales. Avouez qu'elle a de la malchance, l'hygiène, de se voir ainsi compromise en mauvaise compagnie, chaque fois que le monde expulse une laideur.

Mais voici la Renaissance, puis la Réforme, les collèges où l'on se passionne pour les Grecs, lesquels avaient su, paraît-il, « philosopher sans s'amollir ». Donc, ici, pas de préjugé initial contre la culture physique. Effectivement, Rabelais préconise une hygiène vraiment pantagruélique. Tout y est : le blâme à ceux qui se peignent « avec les quatre doigts et le pouce » ; la propreté : Eudémon était « tant testonné, tant bien tiré, tant bien épousseté, tant honneste en son maintien que trop mieux ressemblait quelque petit angelot qu'ung homme » ; l'équilibre entre l'exercice du corps et celui de l'esprit : « Gualtamment s'exerçoit le corps, comme il avait son âme auparavant exercé ». Vittorino de Feltre (1397-1446) n'élève pas les enfants autrement. « Jamais il ne laissa leurs corps négligés et incultes, parce qu'à peine capables de supporter la fatigue, il les exerçait quotidiennement à lancer le javelot, lutter, tirer l'épée, tirer de l'arc, à la paume, à la course, et avec ceux de leur âge à se prendre à bras le corps, simuler la bataille..., dresser le camp, assiéger, souffrir le soleil et la chaleur ». (Malet, citation d'après Ph. Monnier, *Le Quattrocento*). Zwingli, dans son ouvrage *Sur la manière d'élever et d'insiruire chretienement les garçons* fait une place à la course, à la lutte, au saut, au jet de pierres, à l'escrime, comme préparant des défenseurs à la patrie, tandis que chez les jésuites on pratique la natation, l'escrime et l'équitation, et que les collèges allemands prennent le nom de gymnases, lequel est un programme.

L'hygiène a donc définitivement gagné la partie ? Non, car voici bientôt une autre chanson. Les fondateurs, catholiques ou protestants, de ce qui est devenu l'enseignement secondaire, s'étaient donnés comme tâche principale le développement des humanités ou, comme on a dit plus tard, de répandre les lumières. Ils l'accomplirent avec ardeur et, voulant toujours faire mieux, aux lumières ne tardèrent pas à ajouter d'autres lumières,

autrement dit, pleins de foi dans la cause qu'ils servaient, étendirent toujours plus la pression mentale exercée sur la jeunesse. Considérons en outre que le territoire des connaissances acquises ne cessa de s'accroître. Ce n'est pas seulement l'histoire qui, à chaque siècle s'allonge, sans se raccourcir par l'autre bout, la littérature qui, aux chefs-d'œuvre anciens superpose de nouveaux chefs-d'œuvre, ou la carte du monde, aux vides d'abord immenses, qui se combent peu à peu, c'est aussi l'histoire naturelle qui se peuple de toute une faune et de toute une flore insoupçonnées, les mathématiques dont l'analyse pénètre toujours plus profondément les propriétés des grandeurs, plus tard la chimie, une géante, la physique qui se double d'une électricité envahissante, bref de tous côtés surgissent soit des chapitres nouveaux, soit des sciences naissantes, accueillies par les programmes sans le correctif des suppressions équivalentes. Dès lors l'enseignement secondaire se laisse déborder par la part purement intellectuelle de sa mission. Sur la pente fatale, l'œuvre scolaire se résume dans ce mot : savoir.

« Nous visitons, il y a peu de temps, écrit Herbert Spencer vers 1850, une école normale de jeunes gens : une de ces écoles fondées récemment dans le but de former des maîtres bien disciplinés. Là, sous la surveillance du gouvernement, voici la routine journalière qui est établie :

A 6 heures, on réveille les élèves ; de 7 à 8, étude ; de 8 à 9, lecture de la Bible, prière et déjeuner ; de 9 à midi, étude ; de midi à 1 $\frac{1}{4}$ h., repos et temps soi-disant consacré à la promenade ou à d'autres exercices corporels, mais souvent employé à l'étude ; de 1 $\frac{1}{4}$ h. à 2 h., dîner (le repas ne prenant ordinairement que vingt minutes) ; de 2 à 5, étude ; de 5 à 6, thé et repos ; de 6 à 8 $\frac{1}{2}$ h., étude ; de 8 $\frac{1}{2}$ h. à 9 $\frac{1}{2}$ h., étude en son particulier, pour préparer les devoirs du lendemain ; coucher à 10 heures.

Ainsi, sur les vingt-quatre heures de la journée, huit sont consacrées au sommeil ; quatre et un quart sont remplies par la prière, les repas, la toilette et les courts instants de repos qui les accompagnent ; dix heures et demie sont données à l'étude et une heure un quart à un exercice corporel facultatif et souvent négligé. Non seulement les dix heures et demie d'études réglementaires sont augmentées d'une heure, parce que les élèves préfèrent travailler encore à se promener, mais

quelques-uns d'entre eux se lèvent à quatre heures du matin pour préparer leurs devoirs, et ils y sont encouragés par leurs maîtres. Les cours à suivre pendant un temps donné sont si étendus ; les professeurs dont l'amour-propre est intéressé à ce que les élèves passent bien les examens, sont si pressants, qu'il n'est point rare que ceux-ci soient conduits à consacrer douze ou treize heures par jour au travail mental ! »

Certes, dans toutes ces écoles on n'avait rien contre l'hygiène et l'éducation physique, il n'y avait simplement pas de temps pour elles. En présence de choses beaucoup plus importantes, il fallait qu'elles s'accomplissent toutes seules. C'est le préjugé intellectuel, juste réaction contre la barbarie au temps des châteaux forts, aujourd'hui faiblesse et danger social depuis que toute la jeunesse des classes aisées passe par l'enseignement secondaire. N'avons-nous pas eu assez d'occasions de constater que, dans la lutte pour la vie, ceux qui ne sont que lauréats scolaires s'écroulent devant ceux qui ont aguerri leur corps et leur caractère.

Et l'école primaire ? Quand elle fut fondée, deux voies se présentaient. Elle pouvait réclamer les enfants quelques heures par jour, ne se charger que de l'instruction proprement dite, en laissant le reste à la famille, ou bien les garder plus longtemps et assurer alors une éducation intégrale. La solution N° 1 avait l'adhésion de Luther :

« Je n'approuve pas ces écoles où un enfant passait vingt ou trente ans à étudier sans y rien apprendre, Donat ou Alexandre. Un autre monde s'est levé qui va autrement. Mon opinion est qu'il faut envoyer les garçons à l'école une ou deux heures par jour, et leur faire apprendre un métier à la maison le reste du temps. Il est à désirer que ces deux occupations marchent de pair. D'ailleurs les enfants passent certainement deux fois plus de temps à jouer aux boules, à courir et à vagabonder. Les filles par conséquent peuvent bien, elles aussi, sans négliger les affaires de la maison, consacrer à l'école à peu près le même temps ; elles en perdent davantage à trop dormir et à trop danser. »

C'est net. Pourtant, l'école ne suivit pas Luther. Pour suffire à sa tâche d'instruction, rendue malaisée par des conditions d'existence défavorable (effectifs trop chargés, mélange d'enfants de tous les âges, personnel enseignant sans préparation, etc.)

elle dut étendre ses horaires. On voulut aussi soustraire les enfants au vagabondage de la rue, surtout quand l'ère industrielle s'ouvrit, retenant les pères et même les mères de famille à l'atelier, et les mettant dans l'impossibilité de veiller sur leur progéniture. Donc, on s'aiguilla bientôt sur la seconde voie. Mais dès lors que toute une période de la jeunesse se passait à l'école, il aurait fallu y introduire toutes les activités concourant au développement de l'être. C'est ce qu'on ne fit pas et, jusqu'à une période récente, on se cantonna dans le pur enseignement, négligeant le reste, l'exercice physique, l'activité manuelle, le grand air et le mouvement. Ainsi l'enseignement primaire ayant glissé, comme le secondaire, sur la pente fatale, on arriva à s'organiser comme si tout le devoir consistait à meubler des cervelles, les autres fonctions étant abandonnées à elles-mêmes.

III. La campagne pour l'hygiène.

Les éducateurs anglais, les premiers, comprirent le danger et tentèrent de refaire de l'hygiène une vertu. Un nom se détache ici au premier plan. Si, aujourd'hui, les touristes insulaires, en pourparlers pour une pension font demi-tour d'un air de réprobation quand la maison n'est pas pourvue d'une salle de bains, tandis qu'à nous autres continentaux, cette lacune paraît souvent supportable, la faute, ou le mérite, en reviennent probablement à Locke, le fondateur ou l'inspirateur de la pédagogie anglo-saxonne. A sa qualité de médecin, ce grand philosophe joignait celle d'un corps débile, deux circonstances qui le tournèrent vers l'hygiène et, après lui, ses compatriotes. Je me figure que, la santé de Locke, dans cette histoire, c'est un peu comme le nez de Cléopâtre dans l'autre. « Ma santé, écrivait-il, est la seule maîtresse que j'aie longtemps courtisée, et c'est une maîtresse si réservée qu'il me faudra, je pense, tout le reste de mes jours pour obtenir ses bonnes grâces et la maintenir en bonne humeur. » — « Je serais fort aise que mes hommages constants pussent enfin triompher d'elle. »

Pour éviter aux générations nouvelles quelques-uns de ces soucis, Locke, dans ses *Pensées sur l'éducation des enfants*, publiées en 1693 et restées jeunes à deux siècles d'âge, réclamait une éducation soucieuse, aussi bien de consolider la « mai-

son d'argile », ou « l'étui », comme il dit autre part, que l'âme. Pour nos futurs maîtres, à qui il est profitable de connaître la pensée pédagogique moderne à ses origines, on peut regretter que la traduction française de cet ouvrage, épuisée depuis longtemps, ne soit pas rééditée, en place de tant d'autres œuvres beaucoup moins significatives. Il vaut la peine d'en reproduire le préambule :

« Le bonheur dont on peut jouir dans ce monde se réduit à avoir l'esprit bien réglé et le corps en bonne disposition. Ces deux avantages renferment tous les autres, et l'on peut dire que celui qui les possède tous deux n'a pas grand'chose à désirer : au lieu que celui qui est privé de l'un ou de l'autre ne peut guère profiter de rien. La principale cause de la misère ou de la félicité des hommes vient d'eux-mêmes. Celui qui n'a pas l'esprit droit ne trouvera jamais le véritable chemin du bonheur : et celui dont le corps est faible ou malsain, n'y saurait faire de grands progrès.

» Or, j'avoue qu'il y a des gens dont le corps et l'esprit sont naturellement si vigoureux et en si bon état, qu'ils n'ont pas grand besoin du secours d'autrui. Dès le berceau, pour ainsi dire, ils sont portés par la force de leur bon naturel à tout ce qui est excellent, et se trouvent propres à exécuter les entreprises les plus extraordinaires, par le privilège que leur donne une heureuse nature. Mais les exemples en sont rares, et je crois pouvoir assurer que de cent personnes, il y en a quatre-vingt-dix qui sont ce qu'elles sont, bonnes ou mauvaises, utiles ou inutiles à la société, par l'éducation qu'elles ont reçue. »
 « et bien que l'esprit soit la plus considérable partie de l'homme, et qu'on doive s'attacher principalement à le bien régler, sa maison d'argile n'est pas non plus à négliger ».

Ayant ainsi justifié l'hygiène de l'enfance, Locke en esquisse une pédagogie très soutenable, puisque c'est de celle-là même qu'après de longs attermoiements les parents et les éducateurs semblent de plus en plus s'inspirer de nos jours. On connaît son principe : aguerrir. « Qui considérera sérieusement combien c'est une chose dangereuse et mortelle de se mouiller les pieds lorsqu'on a été élevé trop délicatement, souhaitera, je l'assure, d'avoir marché nu-pieds dans son bas âge, comme font les enfants du menu peuple, lesquels, par ce moyen, sont si fort accoutumés à souffrir l'humidité aux pieds, qu'ils ne sont

pas plus en danger de s'enrhumer ou d'attraper quelque autre incommodité en se mouillant les pieds qu'en se lavant les mains. Et d'où pourrait provenir, je vous prie, la grande différence qu'il y a, à cet égard, entre les mains et les pieds des autres hommes, que de la coutume ? Je suis très persuadé que si un homme avait été accoutumé dès le berceau à aller nu-pieds, et qu'il eût eu les mains toujours enveloppées de bonnes fourrures, toujours couvertes de gants (que les Hollandais nomment souliers de mains), je suis, dis-je, très assuré qu'en ce cas-là il serait aussi dangereux pour cet homme de se mouiller les mains qu'il l'est présentement à plusieurs autres personnes de se mouiller les pieds. » — « la nature se peut faire à bien des choses qui paraissent impossibles, pourvu qu'on s'y habitue dès l'enfance. »

Citons aussi ces lignes, qui montrent combien nous avons fait de chemin dans la voie tracée par Locke : « Si je conseillais de laisser jouer les enfants au vent et au soleil sans chapeau, je doute qu'on voulût m'en croire. On me ferait sur cela mille objections, qui dans le fond se réduiraient toutes à ceci, qu'en suivant mon avis, les enfants seraient tout brûlés du soleil. Mais si notre jeune élève est soigneusement mis à l'abri de toutes les injures de l'air, si l'on ne l'expose jamais au soleil ou au vent, de peur que son teint n'en fût endommagé, c'est, je l'avoue, le vrai moyen d'en faire un beau garçon, mais nullement un homme propre à agir dans ce monde. »

- Dans le même ordre d'idées, les *Pensées* préconisent l'entraînement physique, les bains, le sommeil (« en cela seul il faut les laisser se satisfaire pleinement »), la vie frugale (« si j'en étais cru, l'on ne leur donnerait point de chair pendant qu'ils portent la robe »), et la prudence en fait de drogues (lorsqu'ils ont quelque petite incommodité, « il est plus sûr de laisser entièrement les enfants à la conduite de la nature »).

A quelques années des *Pensées* paraissait, comme pour accuser un contraste entre deux systèmes pédagogiques, le *Traité de l'éducation des filles*, de Fénelon, où toute la question de la santé est réglée en moins de vingt lignes : « Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des aliments et par un régime de

vie simple ; c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures ; qu'il mange assez souvent, à proportion de son besoin ; qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie ; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au delà de son besoin, et qui le dégoûte des aliments plus convenables à sa santé ; qu'enfin, on ne lui serve pas trop de choses différentes, car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit, après que le vrai besoin de manger est fini.

« Ce qu'il y a encore de très important, c'est de laisser affermir les organes en ne pressant point l'instruction ; d'éviter tout ce qui peut allumer les passions. »

Bien dit, tout cela, mais c'est un peu... peu. On est là dans un monde où les grandes eaux semblent mieux convenir au plaisir des yeux qu'à celui des épidermes.

« Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'âme ». Rousseau nous consolera-t-il de Fénelon ? Oui et non. Oui, parce que, renchérissant sur Locke, il proclame une hygiène véhémement. Non, puisque tout cela, de même que l'*Emile* en entier, fut jusqu'à une époque récente, sans aucune influence sur l'école publique.

Pour Rousseau, le principe d'endurcissement (de Locke) s'impose comme étant la loi même de la nature : « Observez la nature et suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfants ; elle endurecit leur tempérament par des épreuves de toute espèce... Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces ; et sitôt qu'il peut user de la vie, le principe en devient plus assuré. » — « Voilà la règle de la nature, pourquoi la contrariez-vous ? » Et plus loin : « La nature a, pour fortifier le corps et le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. » — « Tous les mouvements des enfants sont des besoins de leur constitution qui cherche à se fortifier. » Par conséquent, qu'on leur laisse leurs jeux, considérés comme l'exercice préliminaire au grand jeu de la vie, leurs ébats, et qu'on ne leur impose pas, sous prétexte d'instruction, ou pour tout autre motif, une vie de petits vieillards : « Pour ne point courir après des chimères, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a sa place dans l'ordre des choses ;

l'enfance a la sienne dans l'ordre de la vie humaine : il faut considérer l'homme dans l'homme et l'enfant dans l'enfant. »

On sait que toute cette hygiène de Rousseau est malencontreusement encombrée d'une pseudo-chimie, qui n'est que du fatras, et de malédictions jetées sur la médecine et les médecins. Nous en retiendrons seulement, pour y revenir au moment d'aborder le problème pédagogique de la santé dans l'école d'aujourd'hui, qu'il est une hygiène — celle qui donne la phobie de la maladie — pire peut-être que l'absence d'hygiène : « Cet art mensonger (la médecine)... nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi ; il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance ; il use la vie au lieu de la prolonger, et, quand il la prolongerait, ce serait encore au préjudice de l'espèce, puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, et à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connaissance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui se croirait invulnérable n'aurait peur de rien. »

Il faut attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour que commence à s'accomplir, sous l'influence de la science triomphante, l'interpénétration de l'hygiène et de l'éducation. La statistique fit ressortir le parallélisme entre l'extension des maladies sociales, comme la tuberculose, et les mauvaises conditions du logis ou de la nourriture. Elle découvrit dans les asiles les conséquences de l'alcoolisme. Le retentissement des expériences de Pasteur sur la transmission des maladies infectieuses et sur la prétendue génération spontanée servit la cause de la propreté, de même qu'il conduisit les chirurgiens à l'antisepsie. Surtout au spectacle de l'hygiène minutieuse que l'on prodigue, pour les faire prospérer, aux animaux de la ferme et aux plantes des cultures, les gens qui réfléchissent furent choqués que la croissance de l'homme ne bénéficiât pas de soins au moins équivalents. Dans l'*Annuaire de l'Instruction publique* de 1925, M. Henchoz rapporte la boutade très démonstrative du trésorier de l'association française de « L'hygiène par l'exemple », dépeignant dans une assemblée générale du dit groupement, une construction modèle, inaugurée peu auparavant dans le département d'Indre-et-Loire. Tout a été prévu comme installations, aménagement intérieur, conditions de salubrité répondant aux exigences des plus difficiles en matière technique et hygiéni-

que. Vous pensez probablement que ce beau bâtiment ne pouvait avoir qu'une destination : l'école ? C'était une porcherie.

Que les conditions d'existence des écoliers soient défectueuses en Indre-et-Loire, c'est possible, probable même, d'après cette anecdote. Mais, nonobstant les cas de ce genre, — évidemment nombreux, tous les pays ne marchant pas à même allure, — il faut bien reconnaître qu'à la suite des révélations de la science, le mouvement d'opinion en faveur de l'hygiène entra brillamment dans la phase héroïque, comme si l'on voulait rattraper le temps perdu.

Le cultivateur ne réussit pas quand il fait fi de la biologie, pas plus que l'éleveur à la ferme. Les voyez-vous arrangeant dans leur tête un régime de culture et le décrétant excellent, pour les céréales ? S'ils débutèrent par des procédures de ce genre, les hommes ne tardèrent pas à constater, à leurs dépens, que la vie a ses lois, au-dessus de nos convenances, chaque être — l'enfant aussi — ses exigences propres, que l'on doit connaître et accepter, toute transgression amenant, tôt ou tard, des malheurs. C'est à scruter ces problèmes que s'appliquèrent, dans tous les pays, des cohortes de chercheurs, grâce à qui certaines constatations devinrent peu à peu des vérités banales au jardin potager, à l'étable, à l'école : l'exercice régulier fortifie un organe, rend plus sûr et plus économique l'accomplissement d'une fonction. Le défaut d'exercice, au contraire, les amoindrit, de même que l'excès ; le cerveau et le travail mental n'échappent pas à ces lois. On connut ce balancement, cette interdépendance des organes, en vertu de quoi toute croissance anormale provoquée sur un point — par exemple, l'entraînement prématuré aux efforts intellectuels — se transforme en un retard, souvent irréparable, sur un autre point. La fatigue, ensuite de quoi la pensée des écoliers s'évade de nos leçons en série, rapportée jadis à une faiblesse coupable, passa au rang de moyen de défense de l'organisme contre tous les surmenages.

Et tandis que toutes ces notions nous apparaissaient de plus en plus claires, exposées par le poète ou le savant, les merveilles de l'instinct avaient aussi leur éloquence ; de l'instinct, impulsion intérieure, apparaissant au moment précis où l'être en a besoin, le poussant quasi infailliblement dans le sens le plus favorable à la persistance et à la propagation de la vie. Car, en dépit de certaine philosophie de l'évolution qui confère aux

insectes une sorte de monopole de ces phénomènes, leur généralité ne fait pas de doute. Le roi de la création seul serait-il dépourvu de ces instincts divinement institués, et ne faut-il pas, bien au contraire, regarder comme tels, par exemple, le besoin de grand air et de mouvement, si violent chez les enfants et si longtemps contrarié ? Tels sont quelques-uns des détours par lesquels on revint à cette vérité que les pédagogues avaient oubliée : l'enfant est un être vivant.

Par tout cela, on voit que l'hygiène a retrouvé maintenant, comme aux temps antiques du commandement religieux, ou du culte de la force et de la beauté, des points d'appui sur lesquels il devient aisé de lui construire une didactique solide et convaincante. Cette période, qui est celle de l'hygiène tirée de la science, appelant l'intérêt à la rescousse — faire reculer la maladie — et se haussant jusqu'à une morale altruiste — ne pas être un porteur de germe dangereux pour l'entourage, — cette période, dis-je, s'ouvre avec le traité de Herbert Spencer : *De l'Education intellectuelle, morale et physique*, publié au milieu du siècle dernier et qui, à part quelques notions aujourd'hui dépassées, reste le chef-d'œuvre du genre. Jamais on n'avait revendiqué et jamais on ne défendra avec plus d'humour et de rigueur d'arguments, le droit des enfants à la santé :

« C'est une chose qui semblera étrange que, pendant que l'élevage de taureaux de première beauté est une affaire à laquelle des hommes d'éducation consacrent beaucoup de temps et de réflexion, le soin d'élever de beaux hommes en soit une qu'ils décident tacitement indigne de leur attention. Des mamans, qui n'ont jamais rien appris que les langues et la musique, secondées par des nourrices remplies de vieux préjugés, sont tenues pour des juges compétents de l'alimentation, du vêtement, du degré d'exercice qui convient aux enfants. Pendant ce temps-là, les pères lisent des livres et des articles de journaux, se réunissent en comités, font des expériences et engagent des discussions afin de découvrir les meilleurs moyens d'engraisser des porcs primés ! Nous voyons qu'on prend des peines infinies pour produire un cheval de course qui gagnera le Derby, aucune pour produire un athlète moderne. Si Gulliver eût raconté que les Liliputiens rivalisaient entre eux pour élever le mieux possible les petits des autres créatures, et ne se souciaient point du tout de savoir comment il fallait élever les

leurs, cette absurdité eût semblé égale à toutes les autres absurdités qu'il leur impute.

» L'affaire est sérieuse pourtant. Si risible que soit le contraste, le fait qu'il implique n'en est pas moins désastreux. Ainsi que le remarque un penseur, la première condition du succès dans ce monde, c'est « d'être un bon animal », et la première condition de la prospérité nationale, c'est que la nation soit formée de « bons animaux ».

Et plus loin : « Mettre le régime de la chambre des enfants et de l'école d'accord avec les vérités de la science moderne, c'est le desideratum. Il est temps que les bienfaits apportés à nos moutons et à nos bœufs par les découvertes faites dans les laboratoires] soient partagés par nos enfants. Sans vouloir mettre en doute la grande importance de l'élevage perfectionné des chevaux et des cochons, nous pensons que, comme l'élevage de beaux hommes et de belles femmes ne laisse pas d'avoir aussi quelque importance, les conclusions données par la théorie et confirmées par la pratique doivent servir de guide dans le second cas, aussi bien que dans le premier. Bien des gens seront étonnés, peut-être même offensés, de ce rapprochement d'idées. Mais c'est un fait indiscutable, et qu'il faut accepter, que l'homme est soumis aux mêmes lois organiques que les animaux inférieurs. Aucun anatomiste, aucun physiologiste, aucun chimiste n'hésitera à affirmer que les principes généraux, reconnus vrais dans les fonctions vitales des animaux, le sont également dans celles de l'homme. La franche admission de ce fait porte avec elle sa récompense, à savoir : que les généralisations sorties des expériences et des observations faites sur les animaux deviennent utiles à l'homme. Si rudimentaire que soit jusqu'à présent la science de la vie, elle possède déjà quelques principes fondamentaux cachés sous le développement de tout organisme, y compris l'organisme humain. Ce qui reste maintenant à faire, c'est de rechercher quelle doit être l'influence de ces principes sur l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. »

En attirant l'attention des classes aisées de son pays sur les dangers de tenir le cerveau sous pression tout le long de la croissance, sans faire la part du reste de l'organisme, Spencer, à un siècle et demi d'intervalle, leur rendait le même service que Locke. C'est une vraie chance pour les Anglais d'avoir

ainsi, quand il le faut, des métaphysiciens qui ne restent pas dans la lune. Citons encore les dernières lignes du chapitre :

« Peut-être rien ne contribuera-t-il davantage à hâter le temps où le corps et l'esprit deviendront l'objet d'un égal soin que la diffusion de cette croyance : que la conservation de la santé est un de nos devoirs. Peu de gens semblent comprendre qu'il existe une chose dans le monde qu'on pourrait appeler la moralité physique. Les actions et les paroles des hommes impliquent en général l'idée qu'il leur est loisible de traiter leur corps comme ils l'entendent. Les maux qu'ils s'attirent par leur rébellion contre les lois de la nature, ils les regardent comme des accidents, non comme les effets de leur conduite plus ou moins vicieuse. Quoique les conséquences mauvaises de cette conduite sur ceux qui s'en rendent coupables et sur les générations futures soient souvent aussi funestes que celles du crime, ils ne se croient pas le moins du monde criminels. Il est vrai que, dans le cas d'ivresse, on reconnaît ce que la transgression a de vicieux ; mais personne ne paraît en inférer que, si cette transgression des lois de l'hygiène est coupable, toutes les transgressions de même nature le sont également. La vérité est que tout préjudice porté volontairement à la santé est un péché physique. Quand on en sera généralement convaincu, alors, mais pas plus tôt peut-être, l'éducation physique de la jeunesse obtiendra l'attention à laquelle elle a droit. »

IV. L'instinct de conservation.

Aujourd'hui, la prédication pour l'hygiène n'est pas qu'une démonstration scientifique ; cela sonne et vibre et se répercute comme un cri d'alarme. Consultez seulement, au hasard, les revues pédagogiques, écoutez les discussions des éducateurs ou, plus simplement encore, ouvrez votre journal : ici c'est un groupe de pères de famille qui s'élève avec véhémence contre le régime infligé à la jeunesse studieuse dans certains établissements, ou bien des gens qui, jugeant l'enseignement public irrémédiablement enlisé dans le préjugé du savoir, annoncent la fondation d'écoles nouvelles où l'effort d'éducation se partage entre le développement du corps et celui de l'esprit ; ce sont des villes auxquelles on demande d'inscrire dans leur programme scolaire des après-midi sportifs, la natation obli-

gatoire, l'heure quotidienne de gymnastique ; d'autres qui multiplient, à grands frais, leurs places de jeux ou leurs piscines scolaires ; des mouvements d'opinion pour la suppression des examens, causes de surmenage ; un grand pays qui se défend contre le poison alcoolique par la prohibition totale ; des entreprises industrielles qui complètent les bienfaits de la journée de huit heures par la construction de cités ouvrières entourées de jardins où se réparent les méfaits de la vie d'atelier. A d'autres moments, la presse expose et discute le magnifique effort de l'Allemagne pour aguerrir ses jeunes générations, après quoi elle vous renseigne sur un vaste programme de culture physique en instance devant le Parlement français. Bref, l'hygiène entière y passe, jusqu'aux problèmes du certificat pré-nuptial et de l'eugénique, naguère considérés comme scabreux et confinés dans les revues médicales. « Notre génération, constatant les déficits énormes apportés à la race par le manque absolu de soucis héréditaires, est éprise d'eugénique. » (Eugène Pittard, *Revue scientifique*, N° 11, 1928.)

Il semblerait presque que toute la presse aspire à devenir médicale. Lisez-vous *l'Illustration* ? Vous y trouvez cette semaine : un long article intitulé : « Une croisade pour la restauration de notre race » ; plus loin, la description illustrée d'un nouvel engin de gymnastique, baptisé : « la roue de santé » ; enfin le compte rendu de manifestations sportives féminines. Vos enfants sont-ils abonnés à notre excellent *Ecolier romand* ? Le mois dernier, leur journal a consacré tout un numéro à leur montrer « Le chemin de la santé ». Si les journalistes nous promènent ainsi dans ces questions, n'est-ce pas qu'ils ont flairé là quelque chose qui préoccupe et tourmente notre génération, et qu'en conclure, sinon que l'hygiène se présente à notre temps avec quelques-uns des caractères de l'obsession ?

Or, il est sans exemple qu'une opinion ait ainsi remué les foules, simplement parce qu'elle est juste et raisonnable, ou patronnée par une élite. Même rigoureusement démontrés, les théorèmes n'opèrent pas de conversions en masse et, seule est affectée d'un tel pouvoir moteur l'idée qui nous émeut, celle qui s'insère sur des aspirations ou des soucis préexistants, celle qui est grosse de promesses ou de dangers. Le concept d'hygiène devient obsédant parce qu'il correspond à l'obscur pressentiment que la vie moderne, en soumettant notre organisme à des efforts

pour lesquels il n'est pas fait, ni préparé, constitue une menace pour la vigueur de nos races et pourrait mettre en péril leur suprématie. Pendant des milliers d'années, les conditions d'existence se sont à peine modifiées. D'autant mieux adaptés à leur milieu qu'il avait eu plus de durée, voilà que les hommes se trouvent brusquement transplantés sur un autre astre où tout est différent de la vieille planète et où tout continue à changer. Comment notre comportement n'en serait-il pas troublé ? Il y a plus loin de nous à un bourgeois de 1828 que de ce dernier à un sujet des pharaons. Là est le nœud de l'affaire. Nous nous sentons comme des plantes déracinées dont il faut assurer la reprise, nous nous défendons et nous précipitons vers tout ce qui peut la hâter, car les menaces surgissent et se précisent contre nos races hypercivilisées : natalité en décroissance, névrose, tuberculose, débilité, denture prématurément ravagée, calvitie précoce, myopie de plus en plus commune.

C'est la rançon du progrès. Il n'est pas douteux que la « fée » électricité ne soit pour quelque chose dans le désordre de beaucoup d'organismes, elle qui entraîne l'homme, lequel n'est pourtant pas un animal nocturne, à gratter sur ses heures de sommeil. Tandis que, dans ma jeunesse, on ne se sentait guère poussé à prolonger les soirées sous la lampe de pétrole de la chambre commune, aujourd'hui, les torrents de lumière répandus dans tous les recoins des appartements, et jusqu'à vos têtes de lits, vous retiennent sur le roman commencé ou l'étude en gestation. Il est plus de 23 heures, et je déclame pour l'hygiène ! Au temps des réverbères, et surtout, avant eux, la nuit signifiait le retour somnolent à la maison. Aujourd'hui, minuit, dans les grandes villes, et parfois dans les petites, c'est l'heure des affiches scintillantes, de l'agitation, du grouillement des rues. Considérons encore la T. S. F. qui, très malencontreusement, s'améliore quand l'heure avance, le ciné, prédestiné à être une distraction nocturne, le moteur à explosions, si bien nommé, les voyages qu'il est si commode de faire de nuit, et vous avez là une série de circonstances accablantes pour notre système nerveux, jusqu'au moment où il se sera adapté, s'il y parvient, au rationnement du sommeil.

La menace est surtout grande dans les pays industrialisés, dont le territoire se trouve, suivant les zones, presque désert ou, au contraire, surpeuplé jusqu'à dépasser, comme à New-

York, 200 000 personnes au km. carré. A Paris, combien de jeunes ménages, logés dans une seule chambre, avec une armoire pour la cuisine, une autre pour le berceau ! Milieu saturé de poussières, appauvri en oxygène, insuffisamment ensoleillé, telle est la caractéristique de ces agglomérations humaines, royaume de la tuberculose. Là, l'industrie moderne entasse dans ses usines les ouvriers que le cabaret accueille ensuite, là aussi, les classes économiquement favorisées vacillent dans une existence fébrile :

« L'existence qu'impose, en quelque sorte, la civilisation actuelle, telle que nous la pratiquons, est toute de surmenage. Quelle que soit la profession qu'on embrasse, elle exige d'incessants et tumultueux efforts, en raison, non seulement de la concurrence impitoyable, mais aussi du fait que les conditions du milieu changent plus vite que les moyens dont nous disposons pour nous y adapter. L'oisif, lui-même, est absorbé par des préoccupations de toutes sortes qui ne lui laissent pas un instant de repos ; à plus forte raison l'ouvrier qui, après une journée de labeur manuel hâtif, va, le soir, s'exciter aux drames policiers du cinéma ou aux discussions d'une réunion politique ; le sportif qui s'entraîne ; le mondain au thé, en visite, au théâtre ; l'industriel, le banquier, l'homme politique, l'écrivain, qui s'agitent pour étendre leur clientèle, réussir une affaire, gagner de l'argent ou des honneurs. Il y a là, de toute évidence, une situation anormale et ce n'est pas parce que nous y sommes plus ou moins habitués qu'elle perd son caractère inquiétant. Ni par la structure de ses viscères, ni par la disposition de ses organes d'élimination, l'homme n'est fait pour vivre trépidant, à haute pression continue, dans des endroits confinés ou terriblement bruyants, à la lumière électrique, la nuit presque plus encore que le jour ; mais le développement prodigieux de son cerveau le conduit à des découvertes et à des perfectionnements auxquels il contraint le corps à se plier, et comme la facilité d'adaptation de ce dernier se réalise plus lentement que les progrès de l'activité cérébrale, il en résulte une rupture d'harmonie qui aboutit à des troubles de plus en plus marqués et telle est la cause de l'aggravation et de l'augmentation de fréquence de certaines maladies. Sans cesse agités, frénétiques, nous fabriquons en quantité énorme des déchets toxiques qui fatiguent nos vaisseaux et que nos reins s'épuisent à

éliminer ; soumis à des émotions violentes, répétées, notre cœur se surmène et fléchit ; de tout cela et de bien d'autres circonstances encore, le système nerveux se ressent ; il perd sa souplesse d'adaptation, réagit trop ou pas assez, devient instable, cesse de pouvoir diriger correctement nos organes et voilà installés les multiples états névropathiques. Chose singulière, en effet, on trouve la folie dans toutes les races, même chez les animaux ; on ne rencontre guère de névroses que chez les civilisés. » (D^r J. Laumonier, dans : *Larousse mensuel* de juin 1928.)

Donc, le fait nouveau qui nous pousse vers l'hygiène, c'est un surmenage, inconnu de nos ancêtres. Une bonne raison, celle-là, de parler du « bon vieux temps ». Aujourd'hui, une âpre concurrence met continuellement à contribution les forces et les capacités de beaucoup d'entre nous, et l'on croit préparer les jeunes à ces luttes par un effort intellectuel sévère. Les pères qui ont à combattre pour les affaires et sont ainsi sous tension, avec des périodes de détente insuffisantes, transmettent souvent à leurs enfants une constitution affaiblie par cette dépense excessive de forces, et les conséquences en apparaissent de tous côtés. Combien vraies, en 1928, ces remarques écrites par Spencer vers 1850.

Chacun sent aussi que l'hygiène des nouveau-nés, largement pratiquée, en conservant la vie à de petits êtres qui n'eussent pas échappé autrefois à l'implacable loi de la sélection naturelle, nous impose un redoublement d'hygiène, dans l'enfance, dans l'adolescence, dans l'âge adulte et surtout dans le mariage. La société n'a pas le droit de s'en désintéresser et de considérer son rôle comme achevé lorsqu'elle a procédé à des distributions de B. C. G. dans les maternités. Au contraire, faisant cela, elle a commencé une œuvre que la morale la plus banale lui montre à compléter. La lutte contre la mortalité infantile n'est qu'une préface posant des problèmes si redoutables qu'on recule de les aborder, et l'on comprend les inquiétudes que cela fait naître pour les petits rescapés et pour la race.

Bref, notre obsession d'hygiène n'est pas autre chose qu'une manifestation collective de l'instinct de conservation (encore une merveille de l'instinct), lequel surgit toutes les fois que la vie est menacée. Devant une débâcle que, plus ou moins consciemment, on aperçoit commençante, l'espèce humaine, ou

plutôt sa variété civilisée, réalise un redressement ou s'y apprête. Elle se défend, elle cherche l'adaptation favorable, comme se défendent tous les êtres vivants contre les attaques du milieu. Elle s'efforce d'accomplir, sur tout le front, son miracle de la Marne, elle sent que le temps n'est plus de tourner le dos à l'ennemi et, passionnément, recherche tout ce qui fortifie, tout ce qui aguerrit. Songez à la poussée sportive parmi notre jeunesse !

Qu'il s'agisse bien là de défendre la race, l'introduction toute moderne de l'exercice physique et des sports dans l'éducation des jeunes filles en témoigne aussi. Longtemps, la culture physique ne poursuivait qu'une fin : la formation de jeunes guerriers et l'allègement de la tâche d'instruction dans les écoles de recrues. Maintenant, les jeunes filles, saisies du même instinct de conservation qui anime tout le monde, s'adonnent avec de plus en plus d'ardeur à des joutes réputées jadis masculines. On les trouve disputant des matches de hockey, établissant des records de natation ; elles hantent les cabanes du Club Alpin, et l'éducation vise à rendre saines et fortes les futures mères de famille. On n'a plus seulement à penser à la garde des frontières. Il s'agit de bien autre chose : défendre la race.

Beaucoup d'éducateurs disaient et quelques-uns disent encore : La vie exigeant une application intellectuelle rigoureuse, entraînons de bonne heure la jeunesse studieuse à cette tension. C'est là, tacitement, le point de vue de l'école traditionnelle, propagé surtout par les pédagogues français. Il est insoutenable aujourd'hui. Voyez-vous ça : parce que les adultes mènent une existence épuisante, il faudrait que les enfants y passent aussi, autrement dit, on prétend entraîner au surmenage par un surmenage préventif. L'opinion publique, au contraire, s'émeut et comprend qu'on n'a rien à gaspiller des forces de l'organisme en croissance et qu'il faut réajuster notre système d'éducation sur le modèle tracé par les Anglo-Saxons qui, arrivés bien avant nous à la phase industrielle se trouvèrent amenés, avant nous aussi, à prendre leurs mesures de salut public. La vie moderne ne s'écoulant pas au fil d'une eau calme, mais, trop souvent, autour d'un cap des tempêtes, la victoire sera pour les caractères bien trempés servis par un corps vigoureux :

« Il s'agit pratiquement d'augmenter la résistance humaine afin d'éloigner de plus en plus le seuil de la fatigue, du surmenage

et de l'énervement. Les Anglo-Saxons les premiers ont compris cette nécessité fondamentale. Par l'usage constant de l'eau froide, l'entraînement des jeux de plein air et des sports, ils ont discipliné leur vasomotricité et leur système nerveux sympathique, acquis le sang-froid voulu pour n'être pas la proie d'émotions incessantes, maintenu l'harmonie de leurs fonctions et accru leur résistance. » (Dr J. Laumonier).

V. La leçon d'hygiène.

Voici donc l'hygiène classée, sans conteste, parmi les causes urgentes dont l'éducation ne saurait se désintéresser. Effectivement l'école s'efforce de la prêcher à la jeunesse et l'on y aperçoit une didactique de l'hygiène fondée sur l'exposé des lois de la vie (la science), sur l'obligation de s'y conformer (la morale), enfin sur les bienfaits qu'on en retire en faisant, par elle, reculer les frontières de la maladie (l'intérêt). De nombreux manuels ont été publiés, primaires, secondaires ou supérieurs.

Entraînant, bon gré, mal gré, les pédagogues, les médecins mènent la campagne. Selon leurs vœux, les leçons d'hygiène ont forcé la porte des programmes et plusieurs demandent, pour elles, une place plus grande encore. Faisons-leur remarquer que cet enseignement vaut bien plus par l'esprit selon lequel il est donné que par le nombre d'heures conquises sur l'horaire. Je crois qu'avec Locke et Baden-Powell il faut l'imprégner de l'idée d'endurance, convaincre les enfants qu'ils peuvent et doivent faire quelque chose pour s'aguerrir aux intempéries, aux fatigues, à l'effort, pour rester ou devenir robustes, bref il faut faire appel à leur responsabilité. A mon sens, ce doit être, avant tout, une action morale, une sorte d'hymne à l'énergie, à la santé, faite avec tact, de manière à n'humilier personne, à encourager et rassurer les débiles :

« Il est de toute importance, écrit Baden-Powell, d'enseigner aux jeunes citoyens à prendre la responsabilité de leur développement et de leur santé.

» Les exercices physiques sont excellents pour la discipline, mais ils ne font pas sentir au jeune garçon sa responsabilité.

» Il vaut mieux dire à chacun ce que devraient être sa hauteur, son poids, la mesure de son thorax, de sa taille, de ses bras, de

ses jambes d'après son âge ; il se toisera et constatera ce qui lui manque pour atteindre la normale. On peut alors lui indiquer les exercices qu'il devra faire lui-même pour se développer dans les différentes directions. Des mensurations périodiques, tous les trois mois, par exemple, serviront à l'encourager. »

Aucun manuel d'hygiène n'entrera à l'école primaire. Nous avons déjà trop de manuels. Au maître à saisir les occasions propices pour prêcher l'aération des appartements et des salles d'école, l'exercice régulier, la propreté, le bain, les douches, les soins dentaires, la mastication soignée. Dans certains cas, la démonstration est à la portée de tous. S'agit-il de prouver que l'on doit, le plus possible, vivre et dormir la fenêtre ouverte ? Dites à ceux qui passent la nuit calfeutrés (peut-être en vertu d'un préjugé qui régnait encore dans mon enfance : l'air de la nuit est malsain !), dites-leur d'aller prendre l'air un moment, tôt après leur lever, puis de rentrer dans leur chambre, enfin de conclure au sujet de ce qu'ils ont introduit dans leurs poumons pendant leur sommeil. Ou bien, tenez une fois vos fenêtres de classes fermées tout le long d'une leçon et de la récréation suivante et, à leur retour de la cour, faites dire aux enfants si, oui ou non, leur muqueuse nasale est agréablement impressionnée. A cette occasion, vous pourrez leur faire remarquer que, précisément notre organe olfactif est comme une sentinelle vigilante placée à la porte du système respiratoire, sentinelle prompte à donner l'alarme quand de l'air pollué pénètre dans la conduite.

Veut-on, enfin, faire entrer dans les convictions enfantines l'idée que, nonobstant les aérations régulières, l'atmosphère d'une chambre ne saurait remplacer le grand air, fermez les volets, ne laissez pénétrer que par une fente étroite les rayons du soleil et que tous observent les myriades de poussières dansantes décelables par ce moyen ultra-microscopique. Par la même occasion, les membres du corps enseignant qui, dans les intentions les plus pures font exécuter des « préliminaires » dans les classes arriveront peut-être à s'avouer qu'ils font fausse route et qu'il faut choisir, pour s'essouffler, un autre endroit. Enfin, lorsqu'on essuie le tableau noir à sec, engagez les élèves à ouvrir les yeux et les narines et qu'ils décident eux-mêmes s'il vaut la peine de mouiller le chiffon.

Lorsque la causerie d'hygiène n'aura pas à sa portée d'observations sur quoi s'appuyer, on recourra à la didactique de Baden-Powell, lequel s'appuie sur des anecdotes choisies, autant que possible dans l'actualité, dans la vie des explorateurs, des missionnaires, de tous ceux qui ont su dominer leur organisme, et d'où jaillit, claire et persuasive, la règle de vie. On pourra raconter ou faire lire à haute voix les pages du noble message d'hygiène que Baden-Powell adresse à la jeunesse dans son livre : *Eclaireurs*. Aussi bien, puisque l'on rassemble, parfois péniblement, pour nos livres de lecture des histoires pouvant intéresser les enfants et leur fournir des conclusions utiles, pourquoi ne puiserait-on pas dans les ouvrages du grand éducateur anglais ? Je crois que sa prose remplacerait avantageusement certains morceaux, mais ceci est une autre affaire.

S'agit-il de mettre à la portée des petits l'idée que, pour se guérir d'un mal, il faut commencer par en avoir la ferme volonté, écoutez Baden-Powell :

« Dans un hôpital aux Indes, un éclaireur était couché. Il avait cette maladie terrible entre toutes qui s'appelle le choléra. Le médecin avait dit au garde-malade indigène que la seule chance qu'on eût de le sauver consistait à lui réchauffer vivement les pieds et à assurer la circulation du sang en le frottant constamment. Dès que le docteur eut tourné le dos, le garde cessa de froter et s'accroupit pour fumer tranquillement. Le pauvre malade, quoi qu'il ne fût pas en état de parler, comprit ce qui se passait ; il fut si furieux de la conduite de l'infirmier qu'il décida de guérir, ne fût-ce que pour lui donner une leçon. Et ayant ainsi résolu de se rétablir, il se rétablit en effet. »

Voici une des devises de l'éclaireur : « Ne dites jamais : « Je suis mort » avant d'être mort. S'il la met en pratique, il se tirera de bien des mauvais pas, où tout lui semblera contraire. Il faut, pour cela un mélange d'audace, de patience et de force que nous appelons l'endurance. »

Voici maintenant la leçon sur le tabac. C'est un modèle du genre, une vraie leçon-type digne d'entrer dans nos traités de pédagogie :

« Un éclaireur ne fume pas. Le premier gamin venu peut fumer. Il n'y a rien là de bien admirable. Mais un éclaireur s'en abstiendra : il n'est pas si bête. Il sait que quand un jeune garçon se met à fumer avant d'avoir achevé sa croissance, cela

aura presque certainement pour effet de lui affaiblir le cœur, et le cœur est l'organe le plus important pour un adolescent. C'est lui qui refoule le sang dans tout l'organisme pour former la chair, les os et les muscles. Si le cœur ne remplit pas sa fonction, il est impossible que le corps devienne solide. Tous les éclaireurs savent que la fumée gâte leur vue et qu'elle émousse leur odorat, qui a pour eux une grande importance s'ils veulent bien faire leur métier.

» Beaucoup d'hommes de sport bien connus, et un grand nombre d'autres, dans toutes les professions, ont renoncé à l'usage du tabac, après avoir constaté qu'il leur était meilleur de s'en passer.

» En Amérique, les administrations des chemins de fer et de la poste refusent d'employer des jeunes garçons qui fument. Je connais un grand patron qui non seulement ne fume pas, mais ne veut pas d'apprenti qui fume. On pourrait en citer beaucoup d'autres en Grande-Bretagne. Au Japon, il est interdit à tout jeune homme au-dessous de vingt ans de fumer ; s'il le fait, ses parents sont mis à l'amende.

» Le professeur Osler disait que ce serait une bonne chose si l'on pouvait un beau jour jeter dans la mer toute la bière et tout l'alcool de l'Angleterre, et que, si on en faisait autant pour le tabac le lendemain, ce serait excellent pour tout le monde, excepté pour les poissons.

» Il n'y a pas de garçon qui ait commencé à fumer parce qu'il y trouvait du plaisir, mais le plus souvent ça été par crainte des railleries de ses camarades qui l'accusaient d'avoir peur de fumer — ou bien parce qu'il s'imaginait qu'en fumant il aurait l'air d'un grand homme, tandis qu'en réalité, il n'est qu'un jeune oison.

» Ainsi, ne cherchez pas midi à quatorze heures, mais prenez la résolution vis-à-vis de vous-même de ne pas fumer jusqu'à ce que vous ayez atteint l'âge adulte, et tenez-vous-y. Ce faisant, vous montrerez que vous êtes un homme bien mieux qu'en vous pavanant la cigarette aux lèvres. Vos camarades ne vous estimeront que davantage, au fond, et il est vraisemblable que plusieurs suivront votre exemple sans vous le dire. Et ainsi, vous trouverez avoir accompli une bonne action, dans ce monde, bien que vous ne soyez qu'un jeune garçon. De ce modeste point de départ, il est plus que probable que vous vous élèverez plus haut et que vous ferez de grandes choses, quand vous serez un homme. »

Ajoutons que, sous le titre de « Contenance », Baden-Powell nous apprend à aborder une question très grave que nos manuels d'hygiène feignent d'ignorer, sans qu'on puisse trouver de justification à cette attitude, sinon qu'elle est très commode. Les parents et les instituteurs qui hésiteraient à entrer eux-mêmes dans le vif du sujet se trouveront bien de donner à lire aux enfants les lignes suivantes :

« Le tabac et la boisson sont des tentations pour quelques-uns, non pour tous, mais il y a une tentation dont vous pouvez être à peu près sûr qu'elle se présentera à vous et au sujet de laquelle je voudrais vous donner un mot d'avertissement.

» Vous seriez sans doute surpris si je vous disais combien de garçons m'ont écrit en me remerciant pour ce que j'avais dit sur cette question dans les premières éditions de ce livre et ailleurs ; je pense donc qu'il y en a d'autres qui seront contents d'être mis en garde contre le vice secret qui fait tant de victimes.

» Dans les écoles anglaises, les garçons appellent ça l'« animalité ! » et c'est à peu près le meilleur nom qu'on puisse lui donner.

» Le tabac, la boisson et le jeu sont des vices d'hommes faits, et c'est pourquoi ils attirent certains jeunes garçons ; mais le vice dont je parle n'est pas un vice d'homme ; les hommes n'ont que mépris pour ceux qui s'y adonnent.

» Il y a des garçons, comme ceux qui commencent à fumer, qui s'imaginent que c'est très beau et très viril de raconter ou d'écouter des histoires sales, mais ils montrent tout simplement qu'ils sont de petits imbéciles. Par de semblables conversations, par la lecture de livres obscènes ou la contemplation d'images lubriques, un gamin insouciant risque fort d'être amené à se polluer.

» Rien n'est plus dangereux pour lui, car si cela devient une habitude, il aura vite fait de détruire et son corps et son esprit ; sa santé et son cerveau s'affaibliront, peut-être finira-t-il dans une maison d'aliénés. Mais si vous avez en vous quelque énergie virile, vous repousserez immédiatement toute tentation de ce genre ; vous cesserez de parcourir ces livres et d'écouter ces histoires, et vous tournerez vos pensées dans une autre direction.

» Quelquefois le désir est provoqué par une mauvaise digestion, par une nourriture trop raffinée, ou par la constipation. Le remède consiste alors à éviter ces choses, à prendre tout de suite un bain froid, ou à donner de l'exercice à la partie supérieure de votre corps, en faisant des mouvements gymnastiques des bras, de

la boxe, etc. Il pourra vous paraître difficile de vaincre la tentation la première fois, mais quand vous l'aurez fait une fois, cela vous deviendra plus facile.

» Si cette tentation continue à vous importuner, ne vous en cachez pas, mais allez trouver votre instructeur, dites-lui ce qui vous trouble, et tout s'arrangera.

» Les mauvais rêves sont une autre forme d'incontinence, qui provient souvent de ce que l'on dort dans un lit trop chaud, avec trop de couvertures, ou de ce qu'on est couché sur le dos — toutes choses qu'il faut éviter. »

A l'école secondaire, la leçon d'hygiène appartiendra au professeur de sciences naturelles. A lui de montrer, lors de l'étude des organes, ce qu'il faut faire pour assurer leur fonctionnement normal. Ainsi, sur chaque chapitre de physiologie s'inséreront des conclusions pratiques. L'enseignement secondaire français ayant inscrit au programme de sa 3^e B. « l'histoire naturelle appliquée » et dans celles de philosophie et de mathématiques, l'hygiène, résout pour nous la question des manuels d'enseignement. Il en existe plusieurs remarquables pour la sûreté de la documentation et la clarté de l'exposé. Ils réussiront aussi bien comme livres du maître en primaire que comme livres de l'élève en secondaire. A la condition toutefois que le professeur de sciences naturelles ne se croie pas obligé de faire apprendre par les élèves tout le contenu. Il faut y faire son choix, comme dans tous les livres d'enseignement.

A la fin de l'enseignement secondaire, un médecin sera chargé de quelques causeries sur les appareils urinaire et génital et leur hygiène. De même, on fera appel à des médecins, dans les écoles normales et les universités, pour instruire sur l'hygiène les futurs instituteurs, professeurs, ecclésiastiques. Toute personne qui participe à l'œuvre d'éducation de la jeunesse doit être au clair sur les maladies sociales et la lutte à mener contre elles, de même que sur les premières mesures à prendre en cas d'accident ou de malaise d'un élève, sur la désinfection des plaies, les pansements, la respiration artificielle, etc. Pourtant, sous le règne de l'automobile et du téléphone, il faut se rappeler que les secours arrivent généralement assez vite pour qu'on puisse juger excessif un système qui nous improviserait tous médecins. N'exagérons donc rien et surtout n'allons pas allonger encore nos horaires, car ce serait de l'hygiène à rebours.

La propagande pour l'hygiène variera ses procédés suivant l'âge des élèves et leur degré de développement. Il ne faudrait pas la croire toujours bonne en soi. Au contraire, il y a la manière, et je sais des cas où en vantant l'hygiène, on dessert sa cause.

Certains croient devoir proposer beaucoup, énormément d'hygiène aux enfants pour qu'ils en gardent un peu. Par exemple, on exigera, sous peine de carie, le brossage de la denture après chaque repas — et encore avec de l'eau tiède ayant bouilli. Conclusion tirée par l'enfant : les soins dentaires, c'est certainement quelque chose d'excellent puisque les maîtres les recommandent, mais c'est quasi inaccessible. Il est tenté de les rejeter en bloc et vous voilà bien avancé ! D'autres fois, avec les meilleures intentions du monde, on pense faire une habile réclame à l'hygiène par le procédé qu'on peut appeler de l'épouvantail. On énumère toutes les calamités suspendues sur la tête des réfractaires, on fait chanter à des bambins de l'école maternelle des couplets sur les microbes : « Va-t-en », vilain microbe. Bref, on fait son M. Purgon, ce qui n'est pas plus inoffensif à l'école que dans Molière. Avec les dictionnaires de médecine populaire, il n'y a pas de moyen plus intense pour fabriquer des maladies imaginaires : Rousseau l'avait bien dit. Comme directeur d'écoles, j'eus une fois la protestation d'une mère dont la fillette était obsédée par cette remarque reçue en classe : « Toi, si tu te tiens ainsi, toute ronde de dos, tu sera poitrinaire à vingt ans ». De grâce, en hygiène, et par hygiène, dirai-je, parlons de santé et non tant de maladies. Ou bien, par un excès dans l'autre sens, vous vous figurez convertir les enfants à l'hygiène en leur promettant, en son nom, des miracles qu'elle est incapable de réaliser. Subterfuge coutumier, à l'école et ailleurs, et qui peut réussir en temps d'élection. On fera bien d'éviter ces finasseries qui, mises à jour, handicapent dangereusement notre action ultérieure.

Rejetons donc d'ici tout ce qui rebute, tout ce qui effraie et tout ce qui dupe. Au reste, ces maladresses, on les aperçoit surtout chez ceux qui se fient trop à leur aptitude à l'improvisation. Puisqu'il faut dans nos interventions de la mesure, de la discrétion, de la vérité, méditons-les, préparons nos leçons d'hygiène, même à l'école primaire.

En outre de la propagande par les leçons, il faut mentionner toute une littérature, affiches, brochures, etc. éclore par les soins de groupements antituberculeux, de sociétés d'hygiène

ou de gouvernements, parmi laquelle *Le chemin de la santé*, récent numéro de l'*Ecolier romand* fait fort bonne figure.

Ainsi la Croix-Rouge genevoise, section de la jeunesse, cherche à populariser l'hygiène chez les écoliers en l'appuyant sur le jeu, comme il convient dans la ville où professe M. Ed. Claparède. Une fiche rappelle huit principes essentiels :

1. Se laver tous les jours et avoir un lavage complet au moins une fois par semaine ;
2. Se brosser les dents une ou deux fois par jour (en tout cas le soir) ;
3. Manger si possible beaucoup de légumes et de fruits ;
4. Manger lentement ;
5. Boire du lait chaque jour ;
6. Ne jamais boire d'alcool ;
7. Jouer ou faire des exercices en plein air tous les jours ;
8. Se coucher tôt, dormir la fenêtre ouverte et longtemps (au moins dix heures de sommeil avant douze ans).

Chacune de ces règles est illustrée par une jolie carte que l'on peut gagner au jeu, si l'on obtient beaucoup de points. Pour cela, les enfants mentionnent jour par jour sur un tableau individuel ce qu'ils ont exécuté et on fait les totaux à la fin du mois. Cette comptabilité a été également introduite dans certaines écoles de France par l'association française de « L'Hygiène par l'exemple ». Je pense qu'on fera bien de garder cela pour les tout petits.

Je citerai encore les *Dix règles fondamentales d'hygiène* publiées dans le *Schweizerische Gewerbekalender* de 1895, par M. le Dr E. JORDY, professeur d'hygiène à l'Ecole normale de Berne, reproduites depuis lors à maintes reprises et que l'on devrait bien, à l'exemple des Suédois, afficher dans nos écoles :

1. Le jour et la nuit, un air pur, exempt de poussières et de fumée, c'est la condition essentielle d'une bonne santé et la meilleure garantie contre les maladies pulmonaires.
2. Le mouvement entretient la vie. Les exercices corporels journaliers en plein air, qu'il s'agisse de travail, de promenades ou de jeux gymnastiques, constituent le meilleur moyen de combattre l'influence néfaste d'une profession sédentaire malsaine exercée dans un mauvais air surchauffé.
3. La simplicité et la modération dans le manger et le boire sont la meilleure garantie d'une longue vie normale. Celui qui

renonce à l'alcool, nuisible à la santé, et le remplace par l'eau, le lait, les fruits s'assure une source de santé, d'énergie et de bien-être.

4. Les soins consciencieux de la peau et l'endurcissement raisonnable du corps (ablutions journalières à l'eau froide de tout le corps, en hiver comme en été, et un bain chaud entier chaque semaine) contribuent beaucoup à entretenir une bonne santé et garantissent le plus sûrement des maladies dues aux refroidissements.

5. Les vêtements ne doivent être ni trop chauds ni trop étroits. Ils doivent être simples, servir à protéger le corps et non à attirer les regards, à entretenir la santé et le bien-être et non à refléter la mode.

6. Comme demeure, cherche-toi une chambre située au soleil, sèche et facile à aérer, même s'il te faut payer plus que pour une pièce privée de ces gros avantages. Au lieu de sacrifier une partie de ton temps et de ton argent à l'auberge, emploie-les à te récréer en plein air et à embellir ton foyer.

7. La plus grande propreté en toutes choses (air, nourriture, eau, peau, linge, vêtement, habitation), ainsi qu'une conduite morale constituent avec la modération le plus sûr moyen de protection contre toutes les maladies contagieuses.

8. Un travail régulier et assidu est un bienfait pour le corps et pour l'esprit, un refuge et une consolation dans le plus grand chagrin et le bonheur le plus pur de la vie.

9. Le repos et la récréation nécessaires au corps et à l'esprit ne se trouvent pas dans les fêtes assourdissantes ou dans la recherche des plaisirs. Réserve la nuit au sommeil, les heures de loisir et le dimanche à la culture de l'âme, de l'esprit et du corps.

10. Une vie remplie par un travail utile, de bonnes actions et des joies pures, c'est là le but de la véritable hygiène. La noble ambition de devenir un maître dans sa profession, d'être pour sa patrie et pour l'humanité un homme de devoir assure une vie digne et bien remplie.

Je choisis ces deux documents, parmi bien d'autres, comme représentant deux tendances assez différentes, entre lesquelles se placent, d'ailleurs, tous les intermédiaires. A mon sens, c'est dans le second qu'est la juste formule d'une campagne pour l'hygiène, dès qu'on n'a plus à faire à des bambins. Il faut s'élever jusqu'au point où se rejoignent l'hygiène et la

morale. Il ne suffit pas de s'entourer d'un barrage contre microbes, il faut s'aguerrir, augmenter notre résistance physique, fortifier notre volonté : « Tout doit être propre, le moral aussi ». Voilà peut-être le point culminant de notre pédagogie, car qu'est-ce que l'hygiène, sinon la vie organisée conformément aux lois de la création, y compris la loi morale ?

VI. L'hygiène en action.

En même temps que glorifiée, l'hygiène veut être pratiquée, ce qui est plus efficace. Dans cette intention, et toujours selon le principe de l'endurance préconisé plus haut, on pourra faire dominer l'instinct sportif des enfants. Nous lui sommes déjà redevables de quelques réformes. Il va devenir un support solide de l'hygiène appliquée. Etre sportif, c'est aimer la vie rude, le grand air, la frugalité des repas, l'exercice, c'est être prédisposé à l'hygiène. Et comme tous les enfants, y compris les jeunes filles, sont, aujourd'hui, du moins un certain temps sportifs, on voit bien le parti que l'on peut tirer de là. Demandez à un groupe d'élèves, lors de l'organisation d'une excursion, ce qu'ils aiment le mieux, le train ou la bicyclette, les draps de lit ou le bivouac, l'auberge ou la popote de campagne, et vous verrez. Indubitablement, il est une période où l'on recherche une existence à la romaine ou, plus encore, une existence de primitif. Saisissons-nous de cette tendance pour aguerrir le corps et le caractère.

Les éducateurs, sur le continent, ont mis du temps à comprendre cela. Je ne résiste pas au désir de citer ici quelques lignes du ravissant ouvrage où Henri Béraud vient de raconter son enfance. Elles nous montrent à la fois ce que le sport peut faire pour discipliner une âme réfractaire aux règles de l'école traditionnelle, et l'aveuglement des maîtres et du public devant cette vérité. Cela se passe au Lycée de Lyon, il y a trente ans. Cela aurait aussi bien pu se passer ailleurs. Béraud était un de ces écoliers sur qui pleuvent les pensums, les arrêts et le reste. Un vrai démon, dit-il. « Chaque mercredi et chaque samedi, par le premier courrier, l'avis de retenue arrivait, ponctuel et fatal, sur la banque de la « Gerbe d'or ».

» Ma mère n'ouvrait même pas l'enveloppe :

» — Encore une, disait-elle.

» Je n'en menais pas large. Je sentais que mon père était aux limites de la patience, et tout cela eût mal fini, si, vers ce temps je ne m'étais tout à coup transformé. Et quel changement ! Ecoutez cela : plus de vain orgueil, un air sérieux, plus de démentis à mon père, plus de pensums, plus de consigne :

» On nous l'a changé », pensaient mes parents.

» Rien de plus vrai. J'avais fait peau neuve.

» J'étais trois quarts de rugby. »

» A cette époque, je parle de trente ans, il y avait deux clans parmi les potaches. Les plus nombreux s'en allaient, aux jours de sortie, sous la conduite d'un pion, traîner leurs pieds poudreux sur les chemins, en lorgnant Agnès et Angélique, à travers les grilles des villas. Ceux-là, c'étaient les bons, l'élite, la graine de normaliens, l'X, l'espoir du notariat.

» Les autres, les footballers, étaient conduits au parc où se trouvait le ground. Ils ne jouissaient d'aucune considération. C'étaient les mauvais, et j'étais l'un des pires. Les universitaires de toute puissance et de tous tonnages étaient d'accord sur le point que, hors l'Iliade, les jeux athlétiques n'étaient qu'ébats de fainéants et de crétins. De bon cœur, ils eussent envoyé le ballon ovale à tous les diables. Quant au proviseur, il tenait à l'œil principalement les « meneurs », c'est-à-dire les capitaines, arbitres, champions, enfin tout le gratin sportif de son lycée, ceux dont le nom était en grande pompe affiché sur le préau des moyens. A chaque nouvel élu, l'excellent homme rendait le même hommage :

» Celui-là manquait. Ils choisissent bien... »

» Tel était, en ces temps heureux, le prestige des athlètes.

» Vrai ! l'on ne songeait guère à nous offrir des stades. Autour de la pelouse ravinée, où le bariolage de nos maillots formait et déformait ses gaies images, de rares flâneurs s'arrêtaient, retenus par une curiosité sans bienveillance. Comme ils ne comprenaient pas notre plaisir, ils nous en voulaient de le prendre. Les plus méchants nous insultaient ; il arrivait même que des rôdeurs vinssent nous chercher noise. Ils trouvaient à qui parler, car, si nous n'étions pas forts en thème, nous l'étions en savate... Enfin, tout cela, il faut en convenir, ne pouvait passer pour des encouragements. »

Il faut mettre également en œuvre le besoin de la jeunesse

d'agir par elle-même, si bien marqué par les écoles nouvelles et qu'on peut présenter ainsi : ce que l'enfant a décidé, ou croit avoir décidé lui-même, il l'observe sans reniter, parce qu'il en ressent profondément les motifs. Quant à ce que nous lui imposons, le bien-fondé, évident pour nous, souvent ne lui paraît pas aussi clair que nous ne nous le figurons, et alors il ne se rend qu'à moitié. Combien d'instructions édictées pour le bien des enfants sont accueillies froidement par eux, nous le savons du reste. Pour que vos mesures participent de ce caractère quasi sacré des règles de football, par exemple, recourez donc à la tactique des écoles nouvelles : un code d'hygiène délibéré et voté par la classe, comme corollaire de l'enseignement reçu, l'application confiée aux enfants, tel étant plus spécialement chargé de veiller à l'aération de la salle, tel autre aux attitudes du corps, un troisième à la propreté, etc. Et que, chaque semaine ou chaque mois, devant l'assemblée des élèves, soit présenté une sorte de bilan des progrès réalisés, ainsi qu'un plan d'opérations pour les semaines suivantes. Cette procédure suppose évidemment des rapports d'une netteté parfaite entre le maître et ses administrés, chez ceux-ci un certain sens social, bref, de part et d'autre, un effort de compréhension, et là gît précisément la grande difficulté. Mais les éducateurs qui auront su en venir à bout, ensuite de travaux d'approche prudents, constateront que les enfants, dès qu'ils auront accepté la responsabilité de l'affaire — la marche vers l'hygiène — mettront leur point d'honneur à la faire aboutir.

Aussi bien, le concours que l'éducation nouvelle apporte à l'hygiène, celle-ci le lui paie royalement. Quel est, en effet, dans les tentatives de transformation de l'esprit d'une école par le *self government*, ce moteur de la formation des caractères, quel est le cas privilégié par où l'on ouvre le plus volontiers les hostilités ? L'hygiène ! C'est à elle qu'ils demandent un premier encouragement pour eux-mêmes, une première démonstration pour leurs supérieurs, tous ceux qui, insatisfaits de leur rôle dans les rouages de la vieille pédagogie, rêvent d'une école où, d'indifférents, les élèves deviennent des auxiliaires. N'en doutez point, il passe par l'hygiène, le chemin le plus court et le plus sûr pour atteindre le *self government* et tout ce qui lui ressemble. La conséquence c'est qu'à notre époque la pédagogie de cette branche déborde sur tout le reste. Par elle s'an-

nonce et s'essaye un type d'établissement scolaire qui soit une petite communauté, avec ses cadres, où l'enfant apprendra, en même temps qu'à se gouverner soi-même, à régler sa conduite selon les besoins d'une collectivité.

Il est des gens qui se délectent, parce que signifiant le respect de la tradition, au spectacle des bâtiments scolaires vétustes. Effectivement, par son degré d'hygiène, l'école divulgue le secret de sa pédagogie. Je me suis parfois amusé, en Suisse et à l'étranger, à ce diagnostic et j'ai l'impression de quelque chose d'assez sûr. Où l'hygiène a passé, l'esprit nouveau a passé aussi, tout au moins est-il sur la porte. La ville de Vienne en donne une illustration grandiose.

Certes l'hygiène scolaire n'est que l'un des aspects d'un problème plus général et l'école, du moins quand elle n'est pas un internat, ne trouve l'occasion de mettre en pratique ni les règles d'une bonne alimentation, ni celles du sommeil, et alors elle en est réduite à de simples recommandations. Cette difficulté, nullement particulière à l'hygiène, les maîtres la rencontrent en réalité à chaque pas. Elle se résout en partie d'elle-même, en vertu d'un principe implicitement supposé dans toute œuvre éducatrice, celui du transfert des habitudes :

Lorsque, en classe, nous exigeons des cahiers bien tenus, des écritures lisibles, des solutions de problèmes bien ordonnées, des livres soigneusement recouverts, de l'exactitude, de la politesse, nous avons la conviction que, hors de l'école et au delà de l'école, les enfants exécuteront selon la même manière des travaux de toutes catégories, y compris ceux qui n'auraient qu'une parenté lointaine avec les exercices scolaires. L'expérience est concluante, dans ce sens, autrement ce serait à désespérer.

De même, l'hygiène acquise à l'école promet l'hygiène dans la vie. L'usager de nos palais scolaires y prend des habitudes et un besoin de confort qui le pousseront à chercher, quand il sera en mesure de gagner sa vie, à améliorer son intérieur. Ayant fréquenté les stades, les piscines scolaires, les grèves de nos lacs, la jeunesse connaîtra et demandera le bien-être de l'exercice physique quotidien, de l'eau froide et du soleil. Car dans ce domaine, quand on a atteint un certain niveau, on ne consent pas à dégringoler. Et comme, de plus, l'hygiène est de toutes les maladies la plus contagieuse, on peut prévoir que

grâce à l'école elle aura bientôt fait de pénétrer dans les familles qui ne sont pas encore toutes atteintes, — loin de là.

VII. La pédagogie du bon exemple.

Il nous reste à rappeler l'importance de l'exemple. Un bon exemple à lui seul vaut toute une pédagogie, et l'éducateur le plus inhabile à convaincre par la parole, s'il se montre pratiquant, devient le meilleur agent de l'hygiène. L'exemple, ordre vivant, a-t-on dit, ou bien : suggestion continue, vieilles vérités qui proscrivent absolument, non seulement le maître sans hygiène, mais aussi les programmes scolaires quand ils prennent de trop grandes libertés avec elle.

Le bon exemple doit venir des gens et des institutions. Abordons successivement le cas de l'enseignement primaire, celui de l'enseignement secondaire et supérieur, et tâchons d'esquisser un plan d'action en nous rappelant que, plus la voie à suivre paraît longue et semée d'obstacles, plus il est urgent de s'y engager. La législation devrait, me semble-t-il, imposer aux éducateurs un certain nombre de principes, en particulier celui-ci : que l'éducation ayant la mission de former des caractères, des intelligences et des corps, de préparer, non des grammairiens, mais des hommes (Rousseau : « Vivre est le métier que je veux lui apprendre »), l'école doit partout réserver un tiers de son temps (en moyenne) à l'exercice physique et aux travaux extérieurs tels que excursions, arpentage, visites d'usines, etc. Chaque établissement aurait à refondre son programme selon cette formule, en l'adaptant aux conditions locales et à l'âge des élèves.

En primaire (je songe ici plus spécialement aux classes urbaines), on commencera par proscrire tout simplement les devoirs à domicile, en remarquant qu'une vingtaine de leçons hebdomadaires, si elles sont réellement remplies, représentent une dose de travail intellectuel largement suffisante jusqu'à douze ou treize ans, surtout quand s'y ajoutent la musique et des lectures. (Il est bon que les enfants lisent.) Comme on objectera, avec raison, que tous les élèves d'une classe ne mettent pas le même temps à apprendre une même chose et que, précisément, la compensation se fait par le travail à domicile, il

faut réserver, dans le corps de l'horaire des leçons, deux ou trois heures hebdomadaires — ce que, dans les lycées français on appelle « l'étude » — pendant lesquelles les élèves auraient à revoir, jusqu'à les tenir exactement, leurs tables de multiplication, à mettre au net les corrigés de dictées orthographiques et de compositions, à apprendre les quelques textes qu'il faut savoir par cœur, etc. Tous n'allant pas à même allure, les plus vifs, arrivés au but, pourraient puiser dans la bibliothèque scolaire. Ainsi, délivrés du sac d'école et de la serviette (sait-on toujours son poids ?), aussi bien que de la préoccupation des devoirs domestiques, les enfants jouiraient d'une vraie détente de l'esprit et pourraient consacrer la fin de la journée aux sports, à des exercices de leur choix, à la famille qui réclame souvent leur aide et où ils apprennent à se rendre utiles.

Je n'ignore point que le système des « tâches » recueille l'adhésion de beaucoup de parents. Pour quelques-uns, c'est autant de gagné — j'allais écrire : sur l'ennemi — une ou deux heures au cours desquelles la horde tapageuse ne peut pas prendre possession des rues, des jardins, des alentours de la maison, de ses vestibules. Certes, on comprend que les mères, au bout des lourdes journées de ménage, aspirent à quelque tranquillité. C'est de l'hygiène aussi, et elles y ont droit, comme les enfants. Mais, d'autre part, il faut que ceux-ci puissent jouer entre eux (on méconnaît trop l'importance de l'éducation mutuelle), s'ébattre, vivre selon leur âge.

On arrangera tout le monde, parents et enfants, en aménageant, surtout dans les quartiers populeux, de vastes et nombreuses places de jeux. Là, tous les jours de beau temps, après l'école, de 16 à 18 heures, des instituteurs dirigeront tout ce petit monde, en lui laissant d'ailleurs la plus large initiative dans l'organisation de ses jeux, veilleront à la bonne discipline sportive, assureront en la confiant à de grands élèves, la sécurité des petits, joueront le rôle d'arbitres et d'inspireurs. Les filles auront leur terrain, les garçons le leur. Aux époques de grandes chaleurs, les grèves des lacs et le bord des rivières s'ouvriraient plus largement aux foules enfantines. En hiver, des patinoires, certaines rues en pente, leur appartiendraient, des maîtres seraient là (non pas la police), et ainsi le rôle de l'école s'étendrait au delà des heures de classe, en vue d'une vie saine. Tout ce plein air serait facultatif. Il resterait aux

parents à veiller sur leur progéniture les jours de mauvais temps.

Considérons maintenant la classe elle-même. Ici le problème est déjà plus compliqué. Bien des choses qui nous paraissent inchangeables parce que très anciennes, font obstacle à une distribution de la vie scolaire selon l'hygiène. En tout premier lieu, l'horaire des leçons, quand il est rigide, établi une fois pour toutes au début de l'année, et que le personnel enseignant doit s'y tenir, heure par heure. Je le souhaite beaucoup plus souple et modifiable suivant les saisons, car il est des jours où la nature est infiniment plus propice à l'éducation que tout notre matériel scolaire, et il ne faut pas renoncer à elle parce qu'une leçon d'orthographe ou d'écriture est inscrite dans un tableau des leçons où « aucune modification ne peut être apportée sans autorisation du directeur ». L'éducation des enfants est plus importante que l'horaire. Dans les saisons pourries, au contraire, la salle d'école retrouve sa supériorité.

Les autorités scolaires devraient bien se faire à l'idée d'un horaire mobile, fixant seulement par semaine, par mois ou par trimestre, la part à consacrer aux diverses branches, au travail manuel, à l'exercice de plein air. Une école qui disposerait, par exemple, de 28 heures hebdomadaires, en attribuerait 20 au travail intellectuel, y compris les heures d'étude, 8 au reste, après quoi on dirait au personnel enseignant : Arrangez-vous au mieux dans ces normes, suivant la température, la saison, en n'omettant pas toutefois de tenir, pour le contrôle par votre inspecteur, un registre détaillé de votre emploi du temps. Mieux encore, le maître pourrait se donner, pour chaque semaine, un plan de travail basé sur des horaires-types établis par la direction de l'école, et parmi lesquels il aurait la latitude de choisir. Je suis donc d'avis de laisser au corps enseignant une plus grande initiative que jusqu'ici, et de lui faire crédit.

Dans les semaines d'hiver, les 8 heures réservées à l'exercice physique et manuel deviendraient : 6 heures de gymnastique, placées, autant que possible, l'après-midi et comprenant la douche au moins une fois par semaine, 2 heures (un après-midi) de classe-promenade ou de travail manuel à l'atelier (en plus du travail manuel incorporé aux leçons en maintes occasions, surtout à l'arithmétique et à la géométrie).

Pendant la belle saison, on peut prévoir : 4 heures de sports

et bains (2 après-midi), 2 heures de classes-promenades, 2 heures de jardinage, et les 4 après-midi d'école y sont, les matinées seules étant remplies par les leçons. Enfin, comme à Vienne, on fera bien de compter, par mois, une journée entière de plein air, ou une dizaine de journées réparties le long de l'année, aux périodes les plus favorables, éventuellement avec cuisine de campagne. Le solde passif des heures de leçons serait récupéré dans la semaine même de la course.

Installations demandées par un tel programme : des halles de gymnastique plus nombreuses (et pas nécessairement des halles fermées et chauffées, plutôt des abris ouverts de deux côtés), des jardins scolaires où chaque classe aurait son terrain, des ateliers dans tous les locaux inutilisés des bâtiments scolaires.

Corollaires : échanges autorisés et favorisés entre les membres du personnel enseignant d'une même école : sports contre travail manuel, ou jardinage contre classes-promenades, etc., etc. ; aptitudes sportives exigées de tous les candidats ou candidates à l'enseignement (comme dans les écoles libres anglaises où, au moment d'engager un professeur étranger, on lui parle surtout foot-ball et natation) ; retraites permettant le rajeunissement continu des cadres ; droit de transfert dans l'administration publique garanti aux titulaires n'ayant plus la résistance nécessaire pour assurer l'éducation physique de la jeunesse.

Dans les enseignements secondaire et supérieur, la bataille pour l'hygiène se livre sur un terrain particulièrement difficile, interdisant certaines opérations, aisément exécutables à l'école élémentaire. En primaire, d'un trait de plume, on supprime les examens et les affaires n'en vont que mieux. Par exemple, le canton de Neuchâtel a joui longtemps d'une institution empruntée à la France : le certificat d'études primaires, proclamé en son temps l'indispensable contrôle à l'issue de la scolarité obligatoire. Les maîtres, puis les autorités s'étant peu à peu convaincus que ce rouage est désuet dans un pays où l'obligation de s'instruire n'est pas en question, un simple article de loi nous en débarrasse et, du coup, voilà nos enfants délivrés de répétitions sans valeur éducative et d'une période de bien inutile énervement. Mais allez donc recourir à cette procédure sommaire dans les enseignements secondaire ou supérieur ! L'un et l'autre

aboutissent à des diplômes, maturité, baccalauréat, brevet primaire, licence, qu'il faut distribuer à bon escient, ce qui semble garantir longue vie à un régime d'examens où l'hygiène est bafouée, parfois aussi le bon sens. Bref, ici, avant de supprimer, il faut savoir que mettre à la place du défunt. Pourtant, on semble s'acheminer tout doucement vers une sélection des capacités, assurée par les résultats enregistrés au long des années d'études, et qui éliminerait successivement les moins aptes, pour amener les autres à la sanction des diplômes. Ce sera tout bénéfique pour l'hygiène, pour l'enseignement aussi.

Supposons cette difficulté vaincue, d'autres surgissent, par exemple celle qui résulte de ce que les diverses disciplines, dans l'enseignement secondaire, demandent des spécialistes, d'où il résulte que l'horaire aisé à assouplir dans les classes primaires à maître unique, ce qui, nous l'avons vu, simplifie beaucoup les choses de l'hygiène, s'impose, rigide, dans les degrés suivants. Et si même, quelqu'un de très ingénieux découvrirait un moyen de sortir de là, je ne pense pas qu'il faudrait y donner suite ; pour la discipline de soi-même, il est bon que, dès l'adolescence, on se fasse à la fixité des heures de travail en classe quelles que soient les attirances du dehors, qu'on ait un plan et un ordre à respecter et qu'on sache s'y tenir. Pour des raisons analogues et pour d'autres encore sur lesquelles ce n'est pas le moment de s'arrêter, je ne me figure pas les gymnases, ni les écoles normales renonçant aux devoirs à domicile. On doit laisser aux jeunes l'organisation et la responsabilité d'une tranche de leur travail. A eux de l'accomplir en dehors de la surveillance scolaire, avec la collaboration de camarades, ou non, et en apprenant du même coup à distribuer leur temps, de façon que l'effort soit bien réparti le long de la semaine. Encore qu'on en ait abusé, les préparations et répétitions personnelles rentrent dans les activités fécondes à l'âge de l'enseignement secondaire. Empêchons seulement, pour l'hygiène et — je l'ai dit au début de cette étude — pour l'éducation morale, qu'elles ne s'amoncellent et, par conséquent, réservons-les à certaines branches désignées d'avance, comme la composition, les mathématiques, les langues, le reste devant être fait et achevé en classe. En outre, procédons à des enquêtes, pour être renseignés sur le nombre d'heures de travail intellectuel qui viennent se superposer à l'horaire. Ce sont là questions d'ordre

intérieur que chaque établissement aurait à résoudre pour son compte.

Mais il y a d'autres difficultés encore. La présence, tout le long de l'enseignement secondaire, de spécialistes qui, comme de juste, croient à la valeur de leur branche et savent la défendre, fait présager des résistances acharnées à la compression des horaires « meurtriers », même quand tout le monde la proclamerait hautement désirable. Où est celui qui consentirait bénévolement aux larges coupes qui seront demandées dans plusieurs enseignements ? Il y a, il y eut toujours, une hiérarchie des branches : à l'apogée du système, du côté classique, les langues mortes, ailleurs les mathématiques ou la langue maternelle, territoires sacrés sur lesquels seul un impie (ou un héros), s'il n'est armé d'un article de loi, oserait rogner. Celles-là se servirent les premières dans les horaires, et largement, après quoi, la littérature, l'histoire, l'instruction civique, la géographie, les sciences naturelles, la philosophie, la physique, la chimie, le chant, le dessin se partagèrent les restes, laissant les miettes (et même pas toujours) à la gymnastique, regardée longtemps comme une sœur inférieure, parce que ne contribuant pas à la grande œuvre : mûrir les esprits.

La lecture de l'ouvrage du prof. D^r ALBERT BARTH : *Les collègues et les gymnases de la Suisse*, traduction CHARLES GILLIARD, révèle bien par quel sophisme la culture physique s'est trouvée si longtemps évincée de l'enseignement secondaire : les élèves sont « accablés sous le poids de disciplines trop nombreuses » (on s'en plaint depuis 1880), impossible d'en accepter de nouvelles. Pourtant, il faut bien que d'autres solliciteuses frappant à la même porte aient été l'objet de grâces spéciales, puisque, tout compte fait, « le nombre des leçons a plutôt une tendance à augmenter de 1893 à 1914 ».

Aujourd'hui que le préjugé du savoir ne pèse plus autant que jadis sur nos raisonnements, la constatation que les élèves sont accablés sous le poids de disciplines trop nombreuses, fait conclure à la nécessité d'alléger tout cela et d'apporter un dérivatif à la pression mentale par l'exercice physique et le plein air, demandés par l'organisme, à l'âge de la croissance. On se rend enfin compte que, pour la préparation de l'élite, l'essentiel est moins l'accumulation des connaissances que l'apprentissage des méthodes de travail et d'informations dans tous

les domaines, la maîtrise de ses nerfs, le contact avec les réalités, l'endurance, l'équilibre. Lindbergh, non Marcel Proust. On se convainc en outre que l'exercice corporel raisonnablement pratiqué, loin d'amoinrir le pouvoir de l'esprit, lui est favorable, car un corps exercé à l'effort se soumet, alors que l'organe paresseux absorbe la pensée.

Je crois qu'au fond la plupart des professeurs sont convertis à ces idées, mais les réalisations ne sont guère en leur pouvoir. C'est, comme je l'ai dit plus haut, aux règlements fédéraux et aux législations cantonales à fixer la part à réserver dans les horaires de l'enseignement secondaire, à chacune des cultures, intellectuelle, physique, pratique, la formation morale imprégnant le tout. On laisserait aux écoles, pour se mettre en règle, un délai qui permette de réformer sans faire de victimes.

On pourrait arrêter à 32, sans dérogation possible, même dans la dernière classe des gymnases, des écoles normales et des écoles de commerce, le nombre maximum des heures hebdomadaires, concentrées sur six matinées de quatre heures et quatre après-midi de deux heures, avec les récréations horaires de dix minutes. A 16 heures, toutes les opérations seraient achevées, sauf pour quelques excursions lointaines. Fixer, une fois pour toutes, une limite infranchissable, c'est une sage mesure de police préventive contre les entraînements que nous connaissons tous, et trop bien : une heure nouvelle consentie, ici, pour raisons « majeures », une autre, là pour des motifs non moins « péremptoires » et sur la pente savonnée on a tôt fait de retomber dans les horaires de 35 à 40 heures. Il n'y aurait, tout au contraire, pas d'augmentation possible, pas d'arrangements avec le ciel, pas de tolérances « provisoires », la loi serait la loi, autrement dit, toute école ayant atteint le maximum légal des heures et voulant renforcer une branche ne pourrait le faire que moyennant une suppression équivalente ailleurs.

Dans le partage entre les diverses activités qui contribuent à l'éducation, on pourrait réserver les trois quarts du temps au travail intellectuel, c'est-à-dire que le nombre des leçons, non compris les travaux de laboratoire, excursions, exercices physiques, ne dépasserait pas 24 par semaine, ce qui est déjà un joli morceau quand on l'emploie bien. Il faudrait que les diverses disciplines fassent leurs prélèvements là-dedans, par ordre d'importance, mais toutes seraient comprimées puisque, actuel-

lement elles disposent d'un bloc d'une trentaine d'heures. Les programmes ? On les mettrait au pas. Ils ne sont pas d'origine divine.

Le quart restant nous donnerait : 6 heures d'exercices physiques, soit une leçon quotidienne, en plein air ou aux bains de lac ou de rivière par les beaux jours, sous toit par mauvais temps. En dehors de la saison des bains, une des leçons de gymnastique serait agrémentée de la douche. Enfin, toutes les classes auraient, le long de l'année, un après-midi (2 heures hebdomadaires) exclusivement consacré à des travaux de plein air, à des excursions, ou bien, quand les écluses du ciel menaceraient de s'ouvrir, à des exercices pratiques pour lesquels il serait de bonne administration de s'outiller dès maintenant.

Cet après-midi aurait donc une double destination, suivant la clémence de la saison. Ainsi, le professeur d'histoire naturelle mènerait une classe en excursion zoologique, botanique, géologique, sinon il l'occuperait à des exercices de laboratoire : dissections d'animaux, coupes de végétaux, microscopie, aquarium, etc. Avec le professeur de géographie et d'histoire, on explorerait la région (partout il y a à observer), ou bien on se réfugierait dans les musées ou les monuments du passé. Celui de mathématiques dirigerait des travaux d'arpentage ou des levers de plans ; il aurait aussi la ressource du dessin en classe, utilisant les mesures faites. A celui de physique seraient attribuées les visites de fabriques, de gares, d'usines hydro-électriques, etc., et les manipulations au laboratoire. Au cours de leurs études secondaires, les élèves auraient ainsi passé par toutes les catégories de travaux pratiques, à l'extérieur et à l'intérieur.

Si chacun fait preuve d'initiative et si l'on est pourvu des appareils nécessaires, on trouvera toutes sortes de combinaisons de ce genre. A une condition encore, celle des effectifs qu'il faut tenir aux environs de 20 élèves, autrement la leçon assise continuera à régner seule.

Avec ces travaux (2 heures) et 6 heures de culture physique, voilà nos 8 heures hebdomadaires exactement remplies. On fera bien de prévoir, en outre, au cours de chaque trimestre, une journée complète de grand air.

En dehors des heures inscrites à l'horaire obligatoire, il faudra favoriser, parmi la jeunesse studieuse, les diverses formes de sport. A l'âge où les appétits sexuels commencent à vous tra-

casser, il est particulièrement important d'avoir quelque chose de passionnant à mettre dans les journées de congé, de pratiquer une vie intense qui vous mène au lit fatigué et prompt au sommeil. On oublie trop que les sports aident à traverser les crises sexuelles. De vastes terrains de jeux seront organisés, les professeurs s'intéresseront à la fondation de clubs, à des joutes entre établissements scolaires d'une même ville. ou d'une localité à l'autre.

Quant à l'Université, je ne sais pas les raisons pour lesquelles elle ne proposerait pas aux étudiants l'heure quotidienne d'exercice physique. Au contraire, je vois très bien pourquoi elle devrait le faire.

FÉLIX BÉGUIN.
